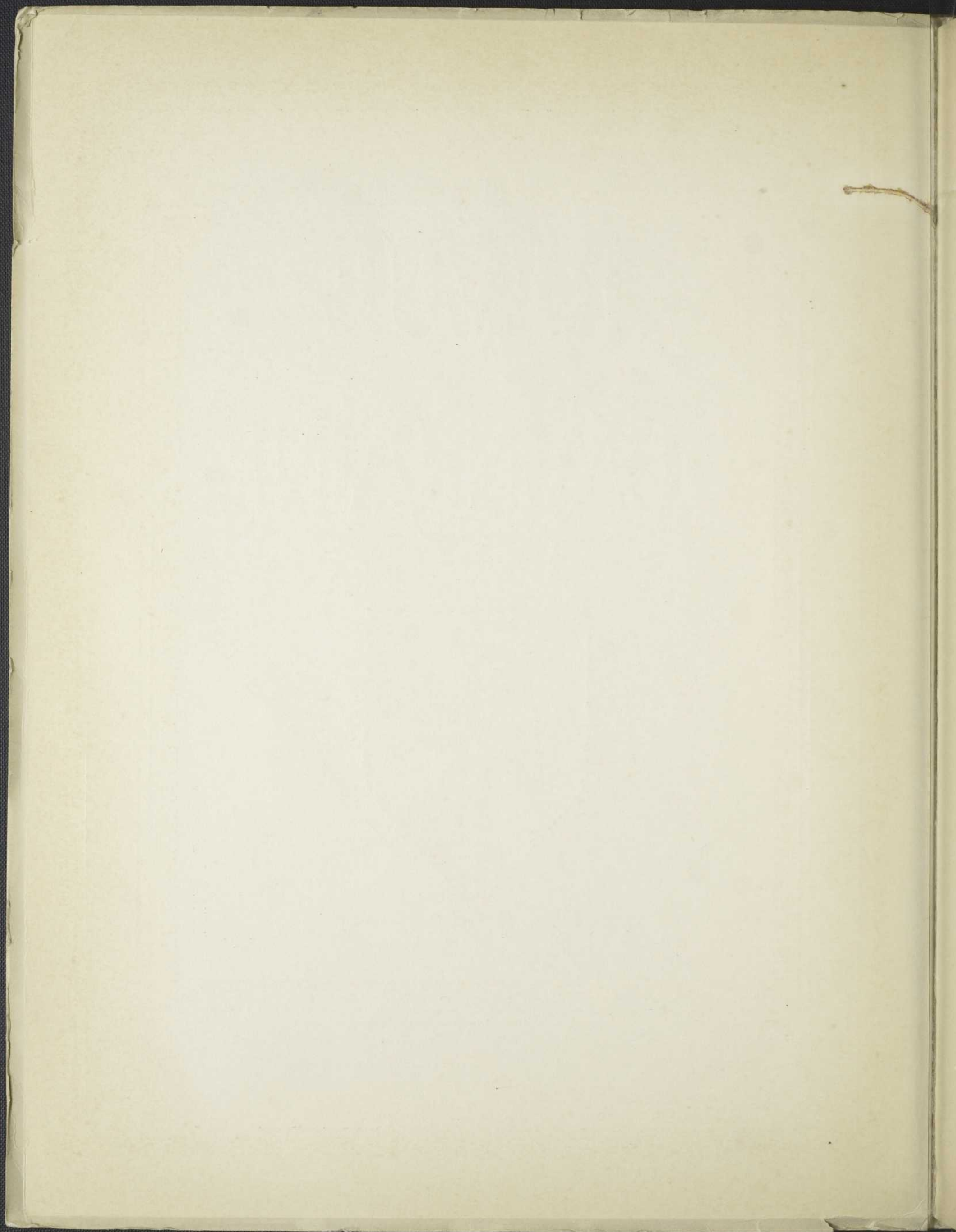
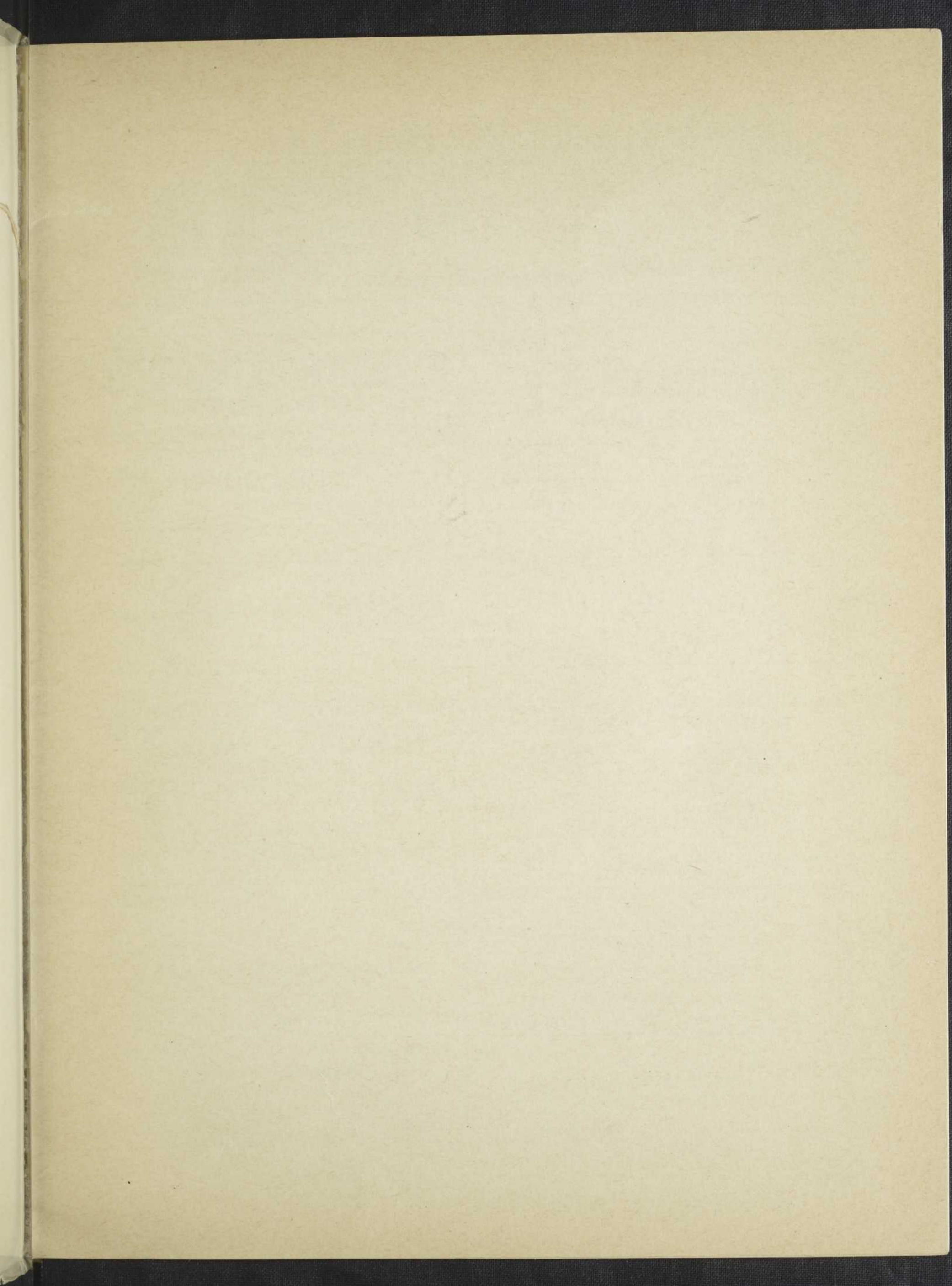


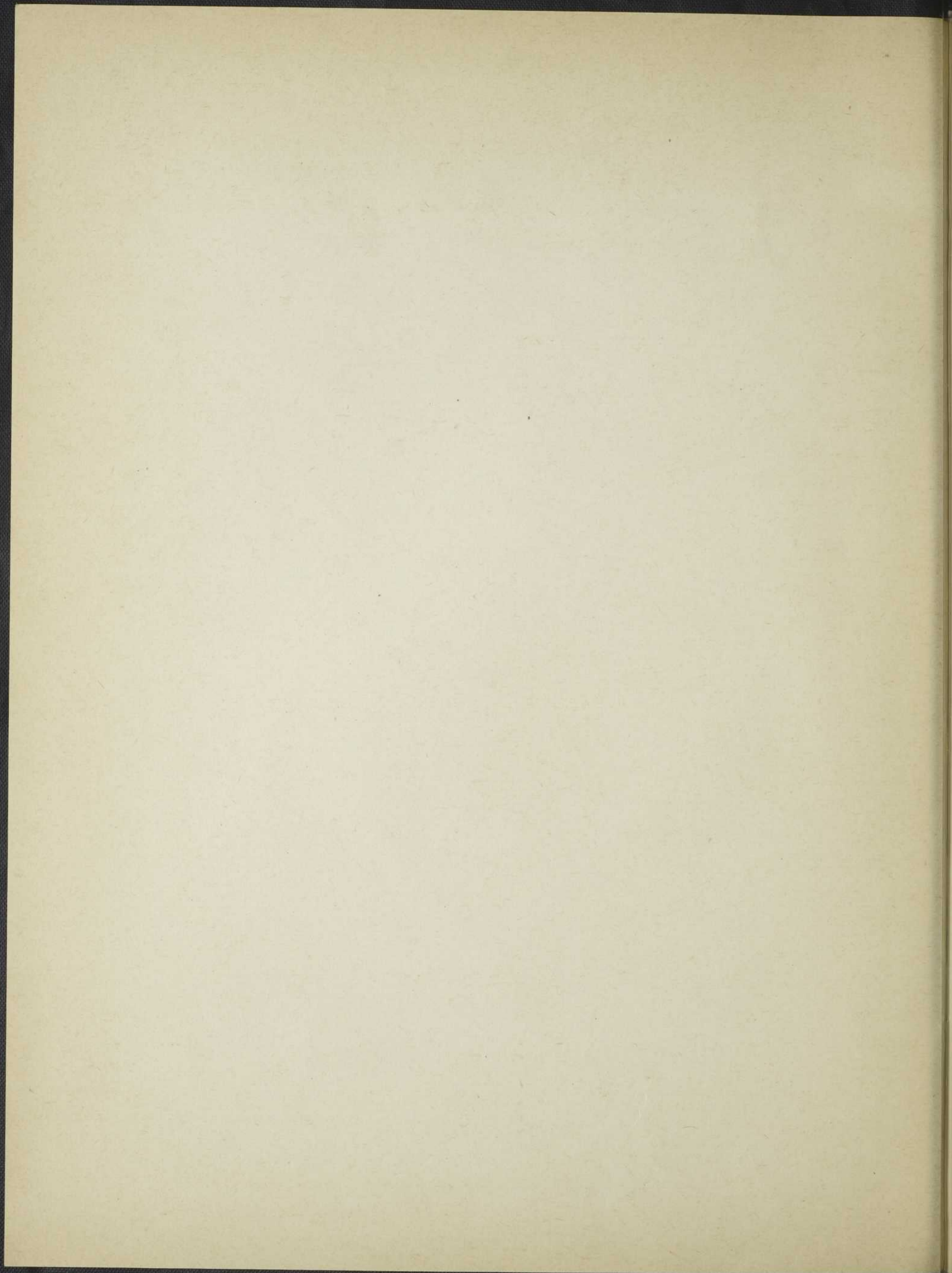
PER  
R-382  
Ex. 2  
15

REVUE  
DOMINICAINE









# ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1° COURS RÉGULIERS:

(A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

(B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLÔME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3° COURS DE SOIRS

. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

## BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,  
Pavages, Trottoirs, etc.

J. IGN. BILODEAU

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

## J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles  
et de Rembourage  
Carrosserie endommagée  
et débossage de tous genres.

Spécialité:—  
Peinture Duco Dupont  
Vitrage des Chars  
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

SERVICE  
JOUR ET NUIT  
TÉL. 6210

## CHARLES CLOUTIER

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES  
EMBAUMEUR, ETC.

174, D'AIGUILLON  
QUÉBEC  
P. Q.

ARMAAD MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

## MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. ZONE 7-036

### J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS  
ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure, Statues en Bois  
Autels, Ornaments d'églises, Etc.

ST-ROMUALD,

Co. LÉVIS, P. Q.

## CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.  
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes  
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports  
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

CORSETIÈRE MÉDICALE DIPLÔMÉE

75, ST-JEAN

TÉL. 2-7553

QUÉBEC

Spécialité : Ceintures chirurgicales

TÉL. 4-2772

## CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité  
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE  
LIMOILOU — QUÉBEC

TÉL. BUREAU : 3-2572

TÉL. RÉS. : 3-4129

## P. E. LAROCQUE

REPRÉSENTANT

CHAUFFEUR MÉCANIQUE "VOLCANO"

86, CÔTE D'ABRAHAM

QUÉBEC

FABRIQUÉ À SAINT-HYACINTHE

## O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité  
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

## ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

# Bonnes adresses à consulter

- ACCESSOIRES CONTRE L'INCENDIE :**  
The Canadian Fire Hose Co. Ltd.,  
827 ouest, Notre-Dame, Tél. PL. 6416-17, Montréal
- AMEUBLEMENTS, LESSIVEUSES, RADIOS, ETC. :**  
Viau, H. O., 4270 ouest, St-Jacques, Tél. WE. 2142, Montréal
- ARCHITECTES :**  
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 ..... Québec  
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 ..... Montréal
- ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**  
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec  
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 ..... Québec
- ARROSEURS AUTOMATIQUES :**  
"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,  
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal
- ARTICLES DE SPORT :**  
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec
- ARTICLES RELIGIEUX :**  
Lefebvre, Gérard Enrg., 3774, St-Denis, Tél. LA. 8016, Montréal
- ASCENSEURS :**  
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 ..... Québec
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**  
Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.  
Tougas, Aimé, 500 Place d'Armes, Tél. BELair 2041, Montréal
- ASSURANCES ET IMMEUBLE :**  
Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670 ..... Ottawa
- AVOCATS :**  
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 ..... Québec  
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 ..... Montréal  
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal  
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal  
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 ..... Ottawa, Ont.
- BANQUES :**  
La Banque Provinciale du Canada,  
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal
- BISCUITS ET GÂTEAUX :**  
Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.
- BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :**  
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**  
Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean ..... Québec
- BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX :**  
La Brique de Scott Enrg., Tél. National 7, Scott Jet. .... P. Q.
- BUANDERIES :**  
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 ..... Montréal
- CALICES, CIBOIRES :**  
Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal
- CARROSSERIES D'AUTOS (DÉBOSSAGE, REMBOURRAGE, ETC.) :**  
Normandeau, A. et Fils, 01152, Charlevoix, WI. 5562, Montréal
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**  
Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 ..... Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**  
Jetté, J.-W. Limitée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184, Montréal
- CHAPEAUX POUR DAMES :**  
Chez Charlebois, 708 ouest, Notre-Dame, MA. 5029, Montréal
- CHAUSSURES :**  
Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph ..... Québec
- CHEMINÉES, INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS :**  
Pelletier, Arthur & Cie, 167, Saint-Sauveur, Tél. 8040, Québec
- CHIRURGIENS-DENTISTES (RAYONS "X") :**  
Grégoire, Dr Roland, 5352 o., Sherbrooke, DE. 6286, Montréal
- CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :**  
Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 ..... Montréal
- CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :**  
N. Martineau et Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 ..... Montréal
- CLÔTURES :**  
Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.
- COLLÈGE COMMERCIAL :**  
Sprott Commercial College Inc.,  
Empress Theatre Bldg., Tél. ELwood 1733, Montréal
- COLLÈGE VERSAILLES :**  
Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal
- COMPLIMENTS :**  
Compliments d'un ami : C. N. E.  
Un ami de la Revue.  
J. P. Laberge Enrg.  
W. A. Baker, Palais de Justice ..... Montréal
- CONSTRUCTIONS, DÉMOLITION, MATÉRIAUX À VENDRE :**  
Tétrault Frères, 1200, av. de l'Eglise, Tél. WI. 8152, Verdun
- COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :**  
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 ..... Québec
- COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS :**  
Girard, Mlle Marie, Dir., 118, boul. St-Joseph, CR. 1791, Mtl.
- COURTIERS EN ÉPICERIES :**  
Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 ..... Montréal
- COUVREURS :**  
Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 ..... Québec
- DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :**  
Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 ..... Québec  
Lecavalier, J. Enrg., 562, St-Ferdinand, Tél. WE. 1884, Montréal
- DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :**  
Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec
- DRIVE YOURSELF :**  
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 ..... Québec
- EAUX GAZEUSES :**  
Claire Fontaine Ltée, 88, Côte d'Abraham, Tél. 2-8171, Québec
- EAU DE JAVELLE :**  
L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou) 4-2661, Québec
- ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :**  
Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 8-0590, Québec  
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 ..... Québec
- ENTREPRENEURS-MÉNUSIERS :**  
Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 ..... Québec
- ÉPICIER-S BOUCHERS :**  
Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.
- ÉPICERIES EN GROS :**  
D'Aoust, P. Ltée, 11, York ..... Ottawa, Ont.  
Lamarque, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 ..... Montréal  
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 ..... Québec
- ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :**  
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal
- FARINE, ENGRAIS, GRAIN, FOIN, BOIS, CHARBON :**  
Gervais, Paul et Frère, 5298, Henri-Julien, CA. 1157, Montréal
- FERRONNERIE D'ART :**  
Les Frères Lebrun, 456, Niverville ..... Trois-Rivières

# Bonnes adresses à consulter

## FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.  
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.  
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec  
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 .... Québec  
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec  
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 .... Québec

## GRAINS :

Falardeau, Robert et Cie, 363 est, St-Paul, MA. 9889, Montréal

## HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

## IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

## IMPRIMERIE-RELIURE (IMPRESSIONS DE TOUS GENRES) :

Presses Sociales Ltée, 194, Latourelle, Tél. 5913 .... Québec  
Imprimerie Economique Enrg., 473, St-Vallier, Tél. 3-3408, Qué.

## INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :

Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

## JOURNEAUX :

Le Droit .... Ottawa, Ont.

## LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

## LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.  
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal  
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

## LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal

## MACHINES POUR IMPRIMERIES (VENTES ET ÉCHANGES) :

Lefebvre Frères Ltée, 970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

## MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec  
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec  
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal  
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec  
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 .... Hull, P. Q.  
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

## MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

## MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

## MARCHANDS DE BOIS :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

## MARCHANDS DE CHAUSSURES :

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 .... St-Hyacinthe

## MARCHANDS DE POISSON :

"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

## MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal

## MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

## MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec

## MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

## MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.  
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal  
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.  
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec

## MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 .... Montréal

## MOBILIERS D'ÉGLISES — MENUISERIE GÉNÉRALE :

Verrette, Philippe Enrg., 2008, Bellefeuille, Tél. 3252, T.-Riv.

## NETTOYEURS ET TEINTURIERS :

Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 .... Montréal  
Teinturerie Dorchester Enrg., 116, Dorchester, Tél. 4-2484, Québec

## NOTAIRES :

Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal  
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 .... Verdun

## NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,  
Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

## OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

## OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Côté, Henri-E., 6079, boulevard Monk, Tél. FI. 3311, Montréal  
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.  
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe

## PHARMACIENS :

Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.),  
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal  
Pharmacie Canadienne, 1661 ouest, Notre-Dame, WI. 1771, Mtl.  
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal  
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

## PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 .... Ottawa, Ont.

## PHOTOGRAPHES :

Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 .... Québec

## PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Asselin, J.-A., 37, Hermine, Tél. 9670 .... Québec  
Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 .... Québec

## PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

## PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

## PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 .... Québec

## QUINCAILLERIES EN GROS :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec  
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

## QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.  
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal

## RESTAURANTS :

Le Roi du Chien Chaud Enrg.,  
1478 est, Sainte-Catherine, Tél. AM. 6969, Montréal

## TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

## TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

## VALEURS DE PLACEMENT :

Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,  
Tél. HA. 5168, Montréal



Avec les compliments de

# THE SHERWIN-WILLIAMS Co.

of Canada, Limited



2875, rue CENTRE

MONTRÉAL

Wilbank 7121



Tél.: ELwood 1232  
4421, ave Oxford

ARTISTE  
à l'ŒUVRE de PRESSE DOMINICAINE



SUCCURSALE À OTTAWA  
SUITE 406-18, RIDEAU  
TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN  
SUITE 10 TEL. 7881

SPÉCIALITÉS :

OUVRAGES D'ÉGLISES,  
COUVENTS, ÉCOLES,  
ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512  
961A, RUE ST-ROCH,  
MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la  
pratique facilite celle de toutes les autres, peut  
conduire au succès, parfois même au bonheur.

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

## LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

TÉLÉPHONE : CALUMET 9572

LUNETTES — LORGNONS — RÉPARATIONS

REMPLISSONS PRESCRIPTIONS D'OCULISTES

OPTICIEN D'ORDONNANCE LICENCIÉ

### I. A. RACETTE

AUTREFOIS À L'EMPLOI DE L'OPTIQUE CHEVRIER

6528, RUE ST-DENIS — MONTRÉAL

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

Écrivez-nous ou téléphonez à BE, 3984

**La Photogravure Nationale Limitée**  
282 QUÉBEC, RUE ONTARIO - PRÈS DE BLEURY • MONTRÉAL

TÉL.  
FRONTENAC  
3186\*



2565  
CHAMBLY  
MONTRÉAL

TÉL.  
2-9411

## KELLY ET LEDUC

FERRONNERIE

67, rue  
WELLINGTON  
HULL, P.Q.



## N. MARTINEAU & FILS

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL  
REMINGTON NOISELESS  
STANDARD & PORTATIF

tél. CR. 9957

6296, Rue ST-ANDRÉ, Montreal

## LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:  
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE - RHUMATISME.



V....

CONSULTATIONS :  
DE 9 HRS A. M. À 9 HRS P. M.

EXAMEN DE LA VUE  
AJUSTEUR DE VERRES

*André Lemire, O. O. D.*

SPÉCIALISTE DE LA VUE

4226, ST-DENIS, PRÈS RACHEL  
TÉL. HA. 8856

MONTRÉAL

Tél. DUpont 6556

*Jos. Robin*

BOULANGER

SPÉCIALITÉ: LE PAIN  
NATUREL "ST-MICHEL",  
RECOMMANDÉ PAR LES  
MÉDECINS.

PROTÉGEZ VOTRE SYSTÈME  
DIGESTIF EN MANGEANT LE  
FAMEUX PAIN :

« Naturel St-Michel »

8300, boul. St-Michel — Montréal

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.  
7 à 8 - P.M.

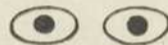
Dir P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

TÉL.: FA. 1895  
900 e.t. /herbrooke

MALADIE CHRONIQUE/  
CANCER, TUBERCULOSE,  
ARTHRITE, RHUMATISME

Spécialiste Optométriste-Opticien



*J.L. Arthur Bousquet, o.d.*

HEURES de BUREAU:  
9 hres A.M. à 9 hres P.M.

Tél.: AMherst 2927

Consultation sur demande

1571 est, MONT-ROYAL  
MONTRÉAL 2<sup>e</sup> ÉTAGE

Ch.-Aug. Gascon — J.-Ed. Jeannotte — J.-Art. Tremblay  
Président Vice-Président Secrétaire

**La Cie Mutuelle d'Immeubles, Ltée**

(Incorporée par charte fédérale en 1903)

*La caisse d'épargne pour prêts mutuels*

Prêts aux membres : \$7,500,000.00

Siège Social : 1306 est, rue Ste-Catherine  
MONTRÉAL

**CASAVANT FRÈRES Ltée**

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

ENCOURAGEZ  
NOS  
ANNONCEURS

**marcel martel enrg.**

couturier pour dames

1519, rue Mackay, Montréal

Tél. Lancaster 3568 \*

# Sommaire

Mai 1942

- A. PAPILLON, O. P. : *Climat marial*  
Pour moins de gongorisme et plus de vérité vécue dans notre culte de la Sainte Vierge.
- M.-A. LAMARCHE, O. P. : *Dogme, piété, action*  
Pages concises et fermes d'un maître de la prédication comme de la direction spirituelle. Elles équilibrent et synthétisent les divers points de vue étudiés ici au cours de 1941.
- M.-C. FOREST, O. P. : *Examen de conscience*  
Alerte et suggestif, sur le seul profit légitime, le profit éternel, que nous pouvons et devons retirer de la guerre.
- JULIA RICHER : *Saint Paul, l'humain et l'absolu*  
Etude solide, profonde, qui, espérons-le, enrayera définitivement « la démission des laïcs » au Canada français.
- A. SAINT-PIERRE, O. P. : *Le baccalauréat*  
Notations vives et colorées, pleines de relief et d'humour.
- RENÉ RISTELHUEBER : *L'Œuvre française en Tunisie*  
Suite de l'intéressante étude commencée le mois dernier et dont nous terminerons la publication en juin.
- ANNETTE LASALLE-LEDUC : *Léonard de Vinci*  
« ... Léonard, élevé loin de la tendresse et des attentions maternelles, eut une enfance plus vagabonde que studieuse... La nature fut le premier et le seul maître de Léonard enfant ».
- SÉRAPHIN MARION : *Le journalisme, berceau des lettres canadiennes*  
Avant-propos d'un ouvrage de parution très prochaine où M. Marion poursuit ses exhaustives recherches sur « Les lettres canadiennes d'autrefois ».
- Directives pratiques :*
- R.-M. CHARLAND, O. P. : Non-catholiques témoins au mariage de catholiques ?
- Le Sens des Faits :*
- A. PAPILLON, O. P. : Pie XII, Pape.  
A. PAPILLON, O. P. : S. E. Mgr Douville.  
ALBERT LACROIX : La «Fédération».  
CRITICUS : *Projection* : Chopines de sang.
- L'Esprit des Livres :*
- JOSEPH C. FENTON : « The concept of Sacred Theology » (A. Papillon, O. P.).  
PAUL LACHAPPELLE : « Quinze leçons de psychiatrie pastorale » (N. Mailloux, O. P.).  
CHARLES P. BRUEHL : « This Way Happiness » (A. Papillon, O. P.).  
FRANÇOIS MAURIAC : « Les pages immortelles de Pascal » (A. Papillon, O. P.).  
ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY : « Pilote de guerre » (A. Papillon, O. P.).  
RENÉ BENJAMIN : « Le printemps tragique » (A. Papillon, O. P.).  
GOTTFRIED LESKE : « J'étais un aviateur nazi » (Albert Lacroix).  
L. FRANÇEUR ET PH. PANNETON : « Littératures à la manière de... » (Albert Lacroix).

---

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;  
LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

RÉDACTION { COLLÈGE DOMINICAIN ADMINISTRATION { L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE  
95, AV. EMPRESS, OTTAWA 5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

# Revue Dominicaine

Directeur :  
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :  
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Volume XLVIII

Tome I

Mai 1942

## Climat marial

---

*« Mère aimable, mère admirable, mère présente et cachée, mère très pure, mère éblouissante, à jamais fixée dans la jeunesse du Ciel, ce n'est pas pour rien que vous nous fûtes léguée dans les douces et déchirantes minutes qui précédèrent le Consummatum est. Le rond de vos bras entoure vos enfants, comme les mères terrestres encerclent sans les toucher les bébés à leurs premiers pas. Ils croient ne vous point voir alors que votre discrétion ne fait que respecter l'allure de leur démarche et l'autonomie de leur âme. Pour apercevoir votre ineffable visage, il leur suffirait de se retourner... »*

*Ce souhait de Joseph Malègue dans sa Petite Suite Liturgique, je le formulais pour nous tous, catholiques canadiens-français, le vendredi 3 avril dernier, pendant la méditation silencieuse qui suivit le chemin de croix commémoratif de la mort de Jésus. L'après-midi lumineux et doux centrait sa clarté sur un tableau représentant la Sainte Vierge au pied de la Croix du Calvaire. Ce Vendredi Saint ne ramenait-il pas l'anniversaire du grand jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ non seulement se sacrifia Lui-même pour tous ceux qu'Il aimait, mais encore leur donna Sa Mère ?*

*Pour nous établir dans ces pensées et nous en faire une doctrine de vie, nul temps ne peut certes s'avérer plus favorable que ce mois de mai qui commence. L'Eglise l'a tout spécialement « marialisé ». Et s'il ne dépend point de nous qu'il apparaisse dans l'atmosphère extérieure comme le mois le plus beau, c'est bien à chacun de nous qu'il importe de le rendre tel par le climat de notre vie intérieure, de notre vie profonde.*

*La place de la Sainte Vierge dans notre vie d'adultes est souvent loin d'être ce qu'elle devrait. A cela il y a plusieurs causes. Les pratiques de dévotion et les exercices de Mois de Marie que l'on nous a fait ingurgiter aux années de notre adolescence contenaient vraiment trop de lectures ennuyeuses ou de sermons filandreux. La littérature mariale, prières et cantiques, est encore trop souvent remarquable par sa fadeur, quand elle ne se perd pas en subtilités. Des légendes accordent un monopole merveilleux et quasi exclusif au port de la médaille-scapulaire, à l'eau miraculeuse, ou à la récitation-fétiche de trois Ave Maria avant le repos nocturne, quel qu'ait été l'emploi des heures du jour ou de la soirée. Puérité et sentimentalité. L'une et l'autre trouvent leur point culminant dans l'ardeur avec laquelle beaucoup voient uniquement dans la Vierge Marie la pourvoyeuse par excellence des grâces matérielles de guérisons et d'obtention de « bonnes places » dans la lutte pour la vie. Triomphe de la quémanderie comme telle. Ajoutez-y, dans certaines villes, l'influence souvent insensible de nos amis et compagnons de travail protestants.*

*Avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, l'Eglise a pourtant établi la place de la mère de Jésus dans l'accomplissement de notre Rédemption, comme son rôle mystique dans le jeu de la grâce. Le principe fondamental de la mariologie est la maternité*

## CLIMAT MARIAL

*divine. Maternité divine essentiellement corédemptrice, dans la ligne d'une Incarnation rédemptrice du Fils de Dieu. Maternité divine qui s'étend par surcroît sur tout un monde de rachetés dont Jésus est la tête. En bref : maternité corédemptrice sur le Christ total. Vérité d'importance majeure. Cette importance, nous allons décider de la lui accorder enfin dans nos vies, à partir de ce mois de mai mil neuf cent quarante-deux.*

*Notre recours à la Sainte Vierge ne tiendra donc pas lieu ni des commandements, ni des vertus, ni des sacrements. Nous allons au Père par Jésus-Christ dans l'Esprit-Saint, en observant la loi et en répondant aux inspirations de la Trinité bienheureuse, de « nos trois ». Mais c'est la Vierge Marie qui est médiatrice de cette vie divine en nous, de sa conservation, de son progrès. De sa conservation par son progrès de chaque jour, par son épanouissement dans tous les domaines de notre activité. Nous ne pourrions donc jamais dynamiser notre vie catholique si nous ne comprenons pas et si nous ne vivons pas les valeurs spirituelles représentées par Marie. Puisse le présent mois de mai apporter à nos compatriotes la réalisation personnelle, vitale, de la parole bien connue de Péguy : « Toutes les questions, spirituelles, éternelles et charnelles, gravitent autour d'un point central auquel je ne cesse de penser... »*

*La pratique journalière et en profondeur de notre catholicisme nous oblige à poser de courageux efforts contre telle ou telle tentation. Elle postule la décision qui mortifie et la croix qui fait mourir. Plongés de la sorte dans l'épaisseur de notre aventure humaine, nous nous rappellerons ceci : quel que soit le mensonge en nous et autour de nous dans notre milieu catholique, si pesante que soit la loi de la trahison de l'esprit et de la chair, si gauchies que soient devenues les pensées, les paroles et*

*les attitudes morales de tant de catholiques officiels, processionnant et tonitruant, il fut parmi nous, il est parmi nous « un être intact, charnel et absolument pur, temporel et cependant dans la vérité absolue ». Nos lecteurs se rappellent les beaux développements que donnait à cette certitude le P. Donœur. S'il y a une pureté parfaite, il y a des purifications possibles. S'il y a une rectitude, il peut y avoir des redressements. Ce dégagement de nos compromissions, c'est le fait de la Sainte Vierge. Telle est encore, sous cet aspect si immédiat et si pratique, la place de Marie dans notre existence intime.*

*Rappels et réalisations qui rendront moins superficielle, moins mensongère notre commémoration du troisième centenaire de la fondation de Ville-Marie, en plein cœur de ce mois de la Sainte Vierge, le lundi 18 mai prochain.*

A. PAPILLON, O. P.

## Dogme, piété, action

---

Nos dogmes catholiques sont dits « générateurs de la piété », non pas en ce sens qu'ils la produisent directement (c'est le rôle de la grâce), mais en ce sens qu'ils la provoquent, la stimulent, la nourrissent, et l'empêchent de tomber dans l'illusion et le mensonge. Tout comme les rênes ou les guides qui stimulent le coursier, préviennent les faux pas et le maintiennent dans la bonne direction.

Combien de fois il nous arrive de nous sentir bloqués dans notre prière, muets de parole et muets de pensée. Les distractions affluent pendant ce temps ; même une fois chassées, nous restons quand même en présence du vide. Que dire au bon Dieu ? cela devient tout un problème. Oh ! si notre silence était un de ces silences pleins, chargés d'attention, comme celui que nous observons parfois en ouvrant le radio pour une émission d'importance, il y aurait lieu de nous en féliciter. Nous serions dans l'attitude des âmes parfaites : tel ce vieillard dont parle le curé d'Ars, qui passait des heures devant le Tabernacle sans rien dire à Notre-Seigneur et qui s'en expliquait de la sorte : « Je Le vise et Il m'avise ». Mais non, il s'agit dans notre cas d'un silence vide, qui ne sait ni parler ni écouter.

Que n'appelons-nous un ou plusieurs dogmes à notre secours ! En commençant, par exemple, par le premier article du Symbole : *Credo in Deum Patrem Omnipotentem*, je crois en Dieu le Père Tout-Puissant. La paternité divine, voilà une vérité de foi qui change l'horizon et le climat de la prière ; voilà un dogme de nature à desceller nos lèvres en libérant notre esprit et notre

cœur. Nous traitons encore avec un pur esprit, mais un esprit que nous pouvons contempler sous les traits aimables d'un père selon la chair. *Nemo tam pater*, personne n'est père à un pareil degré, au degré de l'infini. Et il est vrai que ce concept divin surpasse infiniment nos idées communes sur la paternité. Mais c'est une réalité quand même. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur ne craint pas de pousser cette idée jusqu'au bout, quand, parlant de la prière, il interroge : « Lequel parmi vous demandant un morceau de pain à son père, en recevrait un caillou ? Lequel, lui demandant un poisson, en recevrait un serpent ? » Mais tandis qu'un père de la terre sera parfois empêché dans ses libéralités par le manque de ressources, nos propres demandes montent vers un Père tout-puissant : *Patrem omnipotentem*.

Alors le cœur se dilate et s'établit dans la confiance, tandis que l'esprit s'anime à son tour et que les intérêts se précisent. Les intérêts divins : nous demandons au Père que son nom soit sanctifié, son règne agrandi, sa volonté accomplie. Et nos propres intérêts : le pain quotidien, le pardon des offenses, la délivrance des tentations et du mal sous toutes ses formes.

Et qu'est-ce qui nous empêche, toujours en vue d'alimenter notre piété, de continuer plus avant dans ce Symbole que nous savons par cœur ? *Credo in Deum... Creatorem cæli et terræ* ? Dieu créateur, allons-nous prétendre que cette vérité, à la fois naturelle et surnaturelle, n'est pas excitatrice de dévotion ? Nous aimons « la belle nature » et ce n'est pas simplement la mode ou un souci d'hygiène qui nous pousse chaque été à fuir notre demeure pour habiter un chalet de montagne. Au spectacle si varié de la création, la prière de demande peut devenir si aisément prière de louange. Laissant aux peintres leurs couleurs, aux poètes leurs images, leurs subtiles inventions verbales, il nous

suffit de prêter aux objets de la nature la voix qui leur manque et surtout le cœur qu'ils n'ont pas. Quoi de plus simple au fond que le fameux cantique de S. François. Il consiste à louer le Seigneur pour notre sœur la lune, notre sœur la terre, notre sœur l'eau ; et nul doute qu'habitant notre continent, il eût ajouté : notre sœur la neige. Et quoi de plus simple, dans l'Écriture et le Missel, que ce Cantique des trois jeunes hommes : *Benedicite omnia opera Domini Domino*. C'est l'énumération des divers éléments de la planète avec une exhortation à bénir le Seigneur pour la puissance dynamique et le prestige de beauté, d'harmonie et de grâce qui réside en eux. Ah ! oui ! Dieu Créateur, encore un dogme qui nous aiderait à prier.

Mais il faut à la prière, pour qu'elle ne cesse pas d'être honorable pour Dieu et utile aux hommes, autre chose qu'un stimulant ou une nourriture. Il lui faut une direction, une sauvegarde intellectuelle, ou, si l'on veut, un terrain d'appui. Si ce terrain d'appui n'est pas la vérité, gare aux illusions, aux superstitions, aux scandales. Combien d'hérésies, suivies de condamnations formelles, ont commencé à genoux, dans et par la fausse piété. Le message du Christ est déjà assez chargé de mystère, sans que l'imagination en délire de tel ou tel individu vienne diluer ce message en mille incantations, supercheries et frénésies dont l'impudicité parfois n'est pas absente. Plusieurs groupements soi-disants religieux ont pris naissance de cette façon au Canada et mis en branle la machine judiciaire. Voilà pourquoi notre Eglise se méfie tellement des dévotions nouvelles et s'oppose, par exemple, à ce qu'on répande des prières écrites non revêtues de son approbation... Eh ! bien, qu'est-ce qui manquait à ces illuminés, à part l'humilité et l'obéissance chrétienne ? Le dogme, le dogme authentique, figé dans la formule, quoique sus-

ceptible encore d'évolution. Le dogme, lisière conductrice et rampe de sûreté. Le dogme, terrain d'appui assez solide pour prévenir les enlisements, assez riche pour permettre à la piété individuelle de s'épanouir, même en exhibant des traits à part, comme on voit dans la vie des saints.

Pourquoi la liturgie nous est-elle tant recommandée, non seulement pour l'onction, la richesse intime et l'élan vital qu'elle contient, mais aussi comme garantie doctrinale de la piété ? Pourquoi disons-nous de tel rite plus ou moins étrange, de telle formule plus ou moins audacieuse : « Ne craignez rien, c'est une *cérémonie liturgique*, c'est une *dévotion liturgique* » ? C'est parce que la liturgie puisant largement dans l'Écriture et la Tradition, et le dogme à son tour étant construit à même ces matériaux de la Tradition et de l'Écriture, on peut dire que la liturgie est à base dogmatique — tout en offrant avec la théologie cette différence que la série de nos dogmes s'y exprime dans une langue pleine d'images et dans un rite plein de symboles. Ainsi notre Missel protège la piété populaire tout en donnant satisfaction aux esprits les plus cultivés. « Initiation pour les petits, catéchisme de persévérance pour les grands, trésor d'intellectualité pour les intellectuels et trésor d'émotion pour les tendres » (Dom Festugière), notre liturgie nous apparaît vraiment comme la source première et indispensable de la vraie piété.

\* \* \*

Mais la piété n'est pas le dernier aboutissant du christianisme. Il faut y joindre sa conséquence logique : l'action. Croire, prier, agir, cela fait un chrétien. Et « malheur, s'écrie Bossuet, malheur à la connaissance qui ne tourne pas à l'amour » ! Saint

Augustin avait dit auparavant : « *Lex orandi, lex vivendi*, telle prière, telle vie ». Le dogme catholique est-il également générateur d'action ? Ce sera notre interrogation finale.

Nous savons tous que la direction de nos vies relève immédiatement de la morale. Mais que vaut la morale sans le dogme ? Parmi toutes ces faillites d'idées auxquelles nous assistons périodiquement, il n'en est guère de plus lamentables et de mieux avérées que la faillite de la morale indépendante. Indépendante, ici, veut dire attachée à aucune révélation, soumise à aucune sanction. J'aimerai mon prochain, oui, mais non pas à cause du commandement nouveau apporté par le Christ, ni à cause de l'image divine reflétée dans l'âme de mon semblable, mais en vertu du principe de fraternité naturelle. J'éviterai le mal, certains excès du moins, non à cause des châtiments et récompenses de l'au-delà, mais par souci de ma propre dignité.

Tout n'est pas faux dans cette théorie. Certains commandements (comme l'amour des parents), certaines proscriptions (comme celle du mensonge), précèdent l'Évangile et la loi mosaïque. Leur ensemble constitue la Loi naturelle, écrite non pas sur du parchemin, ni sur des tables de pierre, mais sur les tablettes du cœur, comme dit S. Paul. Et de fait, l'histoire rapporte que certains païens ont vécu en conformité avec cette loi de nature, pratiquant la justice, aimant leur famille et leur patrie. De nos jours encore, un petit nombre d'incroyants nous édifient et parfois nous humilient par leur fidélité aux préceptes naturels. Leur morale privée demeure donc, sur divers points, indépendante des dogmes révélés.

Mais les autres ! Aux autres qui sont légion, S. Paul reproche les pires excès contre nature, pour avoir méconnu ce Dieu qu'ils pouvaient atteindre par le simple spectacle de l'univers et

les seules forces de la raison. De nos jours encore, nous pouvons juger par nous-mêmes de ce qu'opère sur la masse, en d'immenses contrées, une morale détachée des dogmes. Il suffit d'aller voir ce qui se passe de l'autre côté de la frontière ou simplement d'en chercher le reflet dans certains journaux et magazines non prohibés par la censure, ou dans certaine musique marquée du signe de la bête.

Comment le dogme catholique peut-il orienter, fixer et modeler la conduite humaine ? Est-ce par mode de coercition ou de contrainte ? Evidemment non, puisqu'on peut croire aux dogmes tout en péchant. Le dogme agit par mode de présentation. Il présente la vérité, un faisceau de vérités. Non pas de vérités quelconques, scientifiques ou autres, mais de ces vérités primordiales, seules capables de fournir un sens à la vie, et dont l'acceptation ou le rejet pratique va régler le sort d'une éternité. En présence de ces idées, idées-forces, s'il en fut jamais, est-il possible au croyant de rester constamment froid, inerte et les bras croisés ? Ne faudra-t-il pas qu'un jour ou l'autre, en dépit des préjugés et des passions, ces vérités le saisissent, l'enveloppent et le pénètrent jusqu'aux « dernières divisions de l'âme » ? (S. Paul). Pour emprunter une comparaison à la chirurgie, nos dogmes agissent à la longue comme ces appareils orthopédiques dans lesquels on emprisonne un membre brisé, perclus ou difforme. Opération longue et douloureuse parfois. Mais peu à peu le membre s'adapte à la paroi rigide et salutaire ; peu à peu les moelles fonctionnent et se rétablit la circulation sanguine. Une fois sorti de sa gangue, le voici duement restauré et prêt à reprendre sa fonction dans l'organisme.

Ainsi des grandes vérités religieuses. « Je me suis laissé faire par la vérité », disait Brunetière après sa conversion.

DOGME, PIÉTÉ, ACTION

Quelles cures merveilleuses on obtiendrait, quels redressements, quels miracles, si on voulait se laisser faire ou refaire par les vivants appareils que sont nos dogmes ! Eux seuls, avec la grâce, peuvent corriger nos difformités et nos laideurs, nous remettre sur pieds, spirituellement parlant, et nous rendre ensuite à notre fonction normale dans le Corps mystique.

M.-A. LAMARCHE, O. P.

## Examen de conscience

---

### *Pour le temps de guerre*

---

L'un des résultats heureux bien qu'imprévus de la guerre sera sans doute de nous faire reviser notre conception de la vie. Une civilisation nouvelle était en train de s'installer définitivement chez nous. Civilisation industrialisée à l'excès, fiévreuse, dévorante, dont la machine était le symbole. Sous prétexte de libérer l'homme de tout effort, elle avait encombré et compliqué sa vie. Ramenant le bonheur à une simple question de confort, elle avait cherché à mettre le superflu, le luxe à la portée de tous. Elle n'avait réussi le plus souvent qu'à exaspérer le désir, qu'à créer des besoins nouveaux qu'elle ne pouvait pas satisfaire. L'homme lui-même s'était mis au rythme de la machine et fonçait dans la vie jusqu'à ce qu'une panne presque toujours prématurée vînt mettre un terme à sa course. Ici et là, une voix isolée pouvait bien s'élever pour protester, elle était vite recouverte par le fracas d'une réclame éhontée.

Mais la guerre est venue, guerre totale, unique dans l'histoire du monde. Le monstre qu'on avait créé pour les œuvres de vie a été tourné tout entier vers les œuvres de mort. La liste ira s'allongeant tous les jours de ces choses pourtant récentes mais déjà indispensables dont l'Etat sera obligé de nous priver. Pour peu que la guerre dure, nous allons revenir à vingt-cinq, à cinquante ans en arrière. Au début, au moins, nous allons nous sentir désorientés, appauvris, malheureux. Beaucoup vont pester, sinon contre le gouvernement, du moins contre la guerre. Est-ce qu'il ne serait pas plus sage de faire un bon examen de conscience sur nos façons anciennes de vivre ? C'est pour aider à cet

## EXAMEN DE CONSCIENCE

examen que j'ai jeté à la hâte sur le papier les réflexions qui vont suivre.

L'une des ambitions de la civilisation moderne, ai-je dit, a été de mettre à la portée de tous ce qui, il n'y a pas encore si longtemps, eût été regardé comme un luxe. La marge entre le superflu et le nécessaire, entre les exigences des riches et celles des pauvres, devenait chaque jour plus imprécise. Comparez l'existence d'un cultivateur ou d'un ouvrier d'aujourd'hui à celle que nous avons connue il n'y a pas encore cinquante ans et vous pourrez mesurer le chemin parcouru. L'aisance d'alors paraîtrait de nos jours de la pauvreté, presque de la misère. Le niveau de vie n'a cessé de s'élever et il ne saurait être question de revenir à l'ancien. Par contre, l'occasion ne serait-elle pas favorable de faire, avant même que l'Etat ne nous y contraigne, le départ entre ce qui était un enrichissement et ce qui n'était qu'un encombrement, entre ce qui était vraiment utile et sain et ce qui n'était qu'un superflu trop souvent nuisible.

Jetez un simple regard sur votre existence de chaque jour. A côté des besoins naturels, combien vous en êtes-vous créés de factices et d'artificiels ? A côté des choses nécessaires à la vie, combien y en a-t-il que vous n'avez acquises que par crainte de l'effort, par vanité, par entraînement, pour faire comme les autres ? Faites le bilan de toutes les privations que vous imposerait une saine hygiène, de tous les plaisirs coûteux et malsains que vous pourriez remplacer par d'autres plus profitables et qui ne coûtent rien, et vous serez surpris du résultat.

L'erreur moderne a été de réduire le problème infiniment complexe du bonheur à une simple affaire de confort. Autrefois, on acceptait, une fois pour toutes, que la fatigue, les privations, la souffrance elle-même étaient inséparables de la vie. Il s'agis-

sait donc, avant tout, de s'aguerrir contre l'inévitable. Le fatalisme oriental, l'insensibilité des stoïciens, la résignation chrétienne constituèrent autant d'abris au milieu de cette vallée de larmes. C'était une sorte de bonheur négatif auquel s'ajoutaient, du côté de l'âme surtout, des joies que la vie ne peut nous refuser parce qu'elles ne dépendent de personne autre que de nous.

La civilisation moderne a pris le contre-pied des civilisations antiques. Elle ne s'est pas résignée à ce que la terre fût et demeurât une vallée de larmes. Elle a — et c'est son bon côté — cherché à supprimer graduellement la maladie, la souffrance, la fatigue inutile ou excessive. L'effort qu'elle a fait dans ce sens constitue un réel progrès et la place d'emblée au-dessus de toutes celles qui l'ont précédée.

Son tort a été de ne se développer que dans un sens, au hasard des inventions, sans tenir compte de l'infinie complexité de la nature humaine, de ses besoins et de ses aspirations. Elle a cru qu'il suffirait de fournir à chacun une nourriture abondante, des plaisirs faciles, une auto, un téléphone, un appareil de T.S.F., etc., pour résoudre le problème du bonheur. Elle a oublié que le bonheur n'est pas dans les choses, mais dans l'âme.

Je disais, un jour, devant un auditoire de jeunes : « S'il y avait encore des fées et si j'en étais une, je vous dirais : faites un souhait, faites-en deux, trois, à votre fantaisie ; donnez-nous la vie que vous rêvez en secret. Je repasserais dans six mois, un an, et je trouverais, chez les uns, le même courage ou la même joie ; chez les autres, la même amertume et le même ennui. Pourquoi ? Parce que, dans un cadre nouveau, vos âmes seraient restées les mêmes, et que le bonheur est avant tout une chose d'âme ».

Ce qu'il faudrait transformer, ce n'est pas tant notre vie extérieure que notre vie intérieure. Il faudrait corriger notre

## EXAMEN DE CONSCIENCE

caractère, refréner nos désirs, balayer de notre cœur toutes ces choses qui l'empoisonnent : rancunes, ambitions déçues, chagrins vains et stériles, et mettre à la place la bonté, le courage, l'espoir et la prière. Je ne dis pas que les biens extérieurs ne concourent nullement au bonheur. Ce que j'affirme, c'est d'abord qu'ils ne s'identifient pas avec lui : il y a des pauvres heureux et des riches malheureux, des malades joyeux et des gens en santé rongés par la tristesse. C'est, en second lieu, qu'il est plus facile d'apprendre à souffrir que d'échapper à la douleur, plus facile de se rendre maître de son âme que de conquérir les biens extérieurs. Plus facile ? Je ne sais trop. Mais, en tout cas, plus important, et c'est ce que la civilisation moderne semble avoir ignoré.

Dans son livre : « L'homme, cet inconnu », le Dr Alexis Carrel écrivait : « Nous devons libérer l'homme du cosmos créé par le génie des physiciens et des astronomes, de ce cosmos dans lequel il a été enfermé depuis la Renaissance. Malgré sa beauté et sa grandeur, le monde de la matière inerte est trop étroit pour lui ». Il ajoutait plus loin : « Il (l'homme) s'étend, au delà de l'espace et du temps, dans un autre monde. Et de ce monde, qui est lui-même, il peut, s'il en a la volonté, parcourir les cycles infinis. Le cycle de la Beauté, que contemplant les savants, les artistes et les poètes. Le cycle de l'Amour, inspirateur du sacrifice, de l'héroïsme, du renoncement. Le cycle de la Grâce, suprême récompense de ceux qui ont cherché avec passion le principe de toutes choses. Tel est notre Univers ».

\* \* \*

Une autre ambition de la science moderne a été de supprimer l'espace et le temps. Pour nos ancêtres, l'univers c'était le

coin de terre où ils vivaient. Leurs soucis, leurs joies restaient enfermés dans le cercle étroit de la famille ou des amis intimes. Les échos du monde lointain ne leur arrivaient qu'amortis, avec des retards qui en émoussaient l'intérêt. On vivait tout près de la nature dont on partageait le calme et dont on adoptait le rythme.

La presse, la T.S.F. ont modifié tout cela. Nous apprenons, à quelques minutes d'intervalle parfois, ce qui vient de se passer aux quatre coins du monde. Nous assistons, devant une vaste scène, à toutes les convulsions de l'univers. Les événements les plus étrangers à notre propre existence ont leur répercussion en nous. Ils dispersent notre attention et tendent nos nerfs. Et, comme si ce n'était pas assez, la manie, l'obsession de la vitesse est venue ajouter encore à cette fièvre.

Je parlerai en particulier de l'auto, non seulement parce que les restrictions qui la concernent seront les plus pénibles de toutes, mais surtout parce qu'elle est un symbole de notre vie moderne qu'elle a concouru d'ailleurs largement à façonner à sa ressemblance.

Durant les mois d'été, les jours de congé, des milliers de citadins s'évadent vers la campagne. Qu'est-ce qui les attire ? La solitude, l'air pur, la beauté de la nature ? Parfois, mais rarement. Voyez-les passer. Ils filent à toute vitesse sans être le moins du monde pressés. Ils se déplacent sans but, tout simplement pour être ailleurs. L'auto a tué la vie intérieure et la vie du foyer, aboli la flânerie et la familiarité avec les choses. On est de plus en plus sans attaches dans ce monde soudain agrandi.

Ce besoin d'être ailleurs est passé du corps à l'âme. Il a fait ces gens mécontents, avides d'autre chose, brûlant leur vie sans raison. Quand j'aurai atteint tel chiffre d'affaires, disent les

## EXAMEN DE CONSCIENCE

uns, quand j'aurai décroché telle situation, disent les autres, je m'arrêterai, et ce désir est à peine réalisé que déjà l'imagination a bondi plus loin. Nous traversons ainsi l'existence à toute vitesse, indifférents à la tâche du moment, incapables d'en exprimer la joie. Sans doute, il faut, devant nous, sur la route, un idéal, comme un point lumineux vers lequel on marche. Mais il doit féconder l'heure que nous vivons, au lieu de nous en distraire et de nous en dégoûter.

Vivre, c'est-à-dire laisser les heures, les jours s'égrener lentement, au lieu de foncer, tête baissée, vers cette croix qui marque le terme de notre route. Vivre, c'est-à-dire mettre toute son intelligence et tout son cœur dans la tâche du moment. Vivre, c'est-à-dire demander notre joie aux choses que nous possédons, au lieu de la faire dépendre de celles qui nous manquent. Demain ressemblera à aujourd'hui, comme aujourd'hui ressemble à hier. Il y aura des heures sombres et des heures lumineuses, mais la plupart seront grises, et ce n'est qu'à notre âme qu'elles pourront emprunter un peu de clarté.

M.-Ceslas FOREST, O. P.

## Saint Paul, l'humain et l'absolu

---

« Cependant, de quoi que ce soit qu'on ose se vanter, je parle en insensé, moi aussi je l'ose. Sont-ils Hébreux ? Moi aussi, je le suis. Sont-ils Israélites ? Moi aussi. Sont-ils de la postérité d'Abraham ? Moi aussi. Sont-ils ministres du Christ ? — Ah ! je vais parler en homme hors de sens : je le suis plus qu'eux ; bien plus qu'eux par les travaux, bien plus par les coups, infiniment plus par les emprisonnements ; souvent j'ai vu de près la mort ; cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un ; trois fois j'ai été battu de verges ; une fois j'ai été lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Et mes voyages sans nombre, les périls sur les fleuves, les périls de la part des brigands, les périls de la part de ceux de ma nation, les périls de la part des Gentils, les périls dans les villes, les périls dans les déserts, les périls sur la mer, les périls de la part des faux frères, les labeurs et les peines, les nombreuses veilles, la faim, la soif, les jeûnes multiples, le froid, la nudité ! Et sans parler de tant d'autres choses, rappellerai-je mes soucis de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises ? Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ? »

Cette citation, tirée de la deuxième épître aux Corinthiens, reste, à dix-neuf siècles d'éloignement, le vivant témoignage d'un homme absolu, sûr de sa force intérieure parce qu'en lui la grâce divine n'avait pas été vaine.

Paul, sur le chemin de Damas, s'était donné une fois pour toutes. Sans hésitation, dans l'effroyable agitement du miracle

opéré en lui, il répondit à Jésus qu'il voyait pour la première fois : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Se relevant, il n'était déjà plus Saul, le pharisien de Tarse, mais bien Paul, « le plus parfait des hommes » comme l'appelle saint Jean Chrysostome, qui gravit de ses pas d'aveugle la montée vers l'avenir.

Le don est total. Absolu. L'âme que Dieu vient d'étreindre de force ne retournera jamais plus en arrière. Elle est choisie. En elle tout s'est accompli.

Voilà pourquoi Paul, au cours de son ministère, n'hésite pas, pour raffermir ses frères défaillants, à faire l'apologie de son œuvre, sachant bien qu'en tout, depuis sa conversion, il a été l'instrument de Dieu. Sa certitude a quelque chose de surnaturel, comme s'il osait prétendre, en échange de sa parfaite soumission, à la reconnaissance divine.

Paul est tendu vers l'avenir. S'il se souvient du persécuteur qu'il était autrefois c'est pour dire : « Dieu a eu pitié de moi parce que j'avais agi sans le savoir, n'ayant pas la foi ».

Choisi — comme « un avorton » — le dernier parmi les apôtres, il travaillait d'autant plus passionnément qu'il arrivait plus tard. Il n'avait pas comme soutien dans les défaillances, les souvenirs que les autres disciples chérissaient. Il savait que Jésus était ressuscité parce qu'Il lui était apparu sur la route de Damas et par des révélations subséquentes. Mais il n'avait pas partagé la vie quotidienne, laborieuse et intime de Jésus. Il n'avait pas été témoin des souffrances du Christ. Pourtant, le Calvaire était pour Paul le centre d'irradiation de la doctrine. Le Christ ressuscité était la seule vérité qu'il fallait répandre par tout l'univers. « Portons toujours, écrivait-il, dans notre corps, la mort de Notre-Seigneur ».

Paul était inébranlable dans l'accomplissement du ministère qui lui était imposé. « Malheur à moi, disait-il souvent, si je n'annonce pas l'Évangile ». Il allait donc, tranquille et sûr de sa vocation, en tout un parfait instrument de Dieu. Il parachevait une œuvre. « Mourir pour l'Évangile, écrit saint Jean Chrysostome, ne lui apparaissait rien de grand, à moins qu'il ne dût en résulter un grand bien. Quoique personne n'eut autant que lui le désir de voir le Christ il n'aspirait pas à cette vision avant d'avoir rempli sa mission envers les hommes ».

Et quelle mission ! D'Antioche de Syrie à Chypre, de Chypre à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres, à Derbé ; puis de la Cilicie en Troade, en Macédoine, en Thessalie, en Attique, en Achaïe, de Corinthe à Ephèse, il va, pendant trente ans, fonder des églises, les stabiliser, les redresser lorsqu'elles faiblissent sous les forces remontantes d'une civilisation agonisante, les établir définitivement dans le temps qui vient.

« Un homme de trois coudées, écrit encore saint Jean Chrysostome, sans apparence, avec des yeux brûlés par la fièvre, une parole sans art, une phrase sans éclat et pour couronner le tout des inimitiés acharnées contre lui : quel prédicateur pour tant de nations ! »

Dieu l'avait réservé pour annoncer son Évangile aux étrangers. Tiré du sein même de la race d'Israël, il avait été choisi pour attirer au Christ les ouvriers de la onzième heure. Pourtant nul n'était plus Juif que lui. Il aimait ses compatriotes d'un amour farouche, désespéré. « Je voudrais être anathème pour mes frères », s'écriait-il devant leur invincible aveuglement. Moïse avait demandé avant lui de subir avec ses frères le châtiement mérité. L'immense amour de Paul pour ceux qui lui étaient unis par les liens du sang plongeait plus avant dans l'abîme de

la charité. Il désirait non seulement partager leur sort mais le subir à leur place, perdre même sa part de gloire éternelle pourvu que les siens y fussent admis.

Paul apportait dans son apostolat le même besoin d'absolu qui le tenaillait aux jours de sa jeunesse. Car Paul était non seulement Juif mais pharisien, c'est-à-dire membre de la secte exécrée par Jésus et tant de fois maudite au long de sa vie publique. Mais Jésus qui honnissait les pharisiens ajoutait également qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse et qu'il fallait écouter leurs enseignements.

Leur origine remontait très loin en arrière et déjà leur nom figurait à l'époque des Macchabées, au milieu du 11<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Leur influence devint considérable lorsque les Juifs revinrent dans leur pays, après la captivité. A ce moment-là toute la nation israélite sentait le besoin de refaire ses forces en puisant à la source même des Livres sacrés. Les Phariséens qui devinrent bientôt la caste savante du Judaïsme s'appliquaient alors à réunir par écrit les doctrines et les interprétations de la Loi jusque-là transmises verbalement.

Ils enseignaient l'existence d'êtres spirituels, supérieurs à l'homme, la distinction de l'âme d'avec le corps, l'existence propre de l'âme et son immortalité, la résurrection des corps, enfin les récompenses et les peines de la vie éternelle. Ils étaient les vrais représentants de la Loi et pratiquaient avec austérité les préceptes qu'ils enseignaient au peuple.

Peu à peu cependant au cours des siècles les Pharisiens remplacèrent l'esprit premier de la Loi par une sainteté de commande, cachant sous ce mensonge, l'envie, la cupidité. Ils en vinrent à se croire infaillibles, transformant les préceptes divins en un joug pesant dont la pratique était aussi difficile que ridi-

cule. Malgré leurs vices qui devaient en faire les adversaires de Jésus, ils demeuraient les gardiens fidèles des traditions ancestrales, opposant une résistance acharnée aux forces envahissantes de l'hellénisme.

Parmi eux se trouvaient des hommes de noblesse et de vertu. Le père de Paul en était un exemple d'autant plus frappant qu'il était un Juif de la Diaspora, perdu avec sa famille au sein d'une ville étrangère, tassé avec ses compatriotes dans les ghettos de Tarse, gardant jalousement les coutumes, les souvenirs, les traditions de ses ancêtres.

Tarse était alors l'une des villes les plus actives du monde. Déclarée par les Romains ville libre, exempte d'impôts, ses universités supportaient heureusement la comparaison avec ses deux rivales : Athènes et Alexandrie. Il était difficile pour des Juifs de vivre dans une semblable atmosphère sans être touchés par l'influence païenne. Ils vivaient cependant dans leur quartier, organisés en communautés, ayant leurs propres tribunaux, se réunissant dans la Synagogue pour les prières liturgiques. Ils croyaient tous au Messie promis. Loyaux au pays qui les avait adoptés ils passaient leur vie, l'âme tournée du côté de Jérusalem, leur seule patrie.

Le père de Paul gagnait largement sa vie d'une industrie prospère. Il tissait avec le poil des chèvres de Tarse des étoffes grossières, imperméables, que l'on utilisait dans la fabrication des tentes. Très tôt, malgré qu'il désirât réserver à son fils la profession de scribe et qu'il le destinât à la ville sainte, il lui apprit son métier. Et après quelques années passées à la Synagogue dans l'étude de la Loi, il envoya Paul à Jérusalem.

Paul y demeura assez longtemps, gagnant sa vie en pratiquant son métier, réservant les heures de loisir à l'étude. Son

maître était Gamaliel, l'homme le plus éclairé de Jérusalem, d'une orthodoxie absolue, mais quand même tolérant envers les Grecs. C'était une âme droite, profondément religieuse. Plus tard lorsque Pierre et les apôtres, au début de l'Eglise, comparâtront devant le Sanhédrin, Gamaliel prendra leur défense. Il dira à ses compatriotes : « Laissez-les aller. Si cette idée ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; mais si elle vient de Dieu vous ne sauriez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir lutté contre Dieu même ». Gamaliel était un homme juste qui exerça sur Paul une profonde influence.

Lorsqu'il revint dans sa famille, Paul prit place parmi les anciens, enseignant dans la Synagogue. Tout de suite il s'affirma. Pleinement convaincu de son pharisaïsme, vivant rigoureusement les préceptes qu'il enseignait, il affirma nettement ses positions, s'opposant aux progrès du paganisme dans la communauté juive de Tarse.

Ce fut vers ce temps que Jésus, après trois ans de vie publique, s'immobilisa dans le sacrifice définitif et que du haut de sa Croix, Il se mit à attirer tout à Lui. Ses disciples, d'hommes pusillanimes qu'ils étaient durant la vie mortelle du Christ, devinrent après sa résurrection, des lions rugissants.

L'Eglise naissante prenait forme, s'organisait, criait miracle et certitude. Des membres zélés du pharisaïsme passaient du jour au lendemain à cette religion de scandale. Etienne, un Juif helléniste, converti audacieux, osa pour la première fois affronter les Juifs dans la Synagogue. Paul, arrivé récemment à Jérusalem pour s'y établir définitivement, se mesura avec lui, outragé de voir à quel point la nouvelle religion prenait de l'importance, scandalisé des traîtres qui y adhéraient. Lorsque la

foule, déchaînée, lapida Etienne, Paul était là, tacitement meurtrier, enflammant son prosélytisme à ce spectacle d'horreur.

Son zèle, après la mort d'Etienne, devint du fanatisme. De son propre témoignage « il persécutait à outrance et ravageait l'Eglise de Dieu ». Il traquait les Nazaréens, les faisait battre, les emprisonnait, obligeant les timides à renier leur foi.

Pour bien remplir sa mission qu'il croyait justicière, il obtint du grand-prêtre l'autorisation de se rendre à Damas où la religion du Christ faisait de nouveaux adeptes, afin de les ramener, enchaînés, à Jérusalem.

Il partit donc, escorté d'une poignée d'hommes armés. On voyageait alors par étapes, marchant le jour, faisant halte durant la nuit. Ils suivirent ainsi la route de Samarie, de Galilée, de Syrie. Une fois arrivés sur le haut plateau de Hauran, le cortège s'arrêta pour le Sabbat dans une grande plaine avoisinant Damas.

Dieu avait choisi cette heure pour se frayer un chemin de lumière dans l'âme obscure du persécuteur. Environnés tout à coup d'une clarté aveuglante, Paul et sa suite tombèrent la face contre terre. Une voix se fit entendre, en araméen. Seul Paul l'entendit. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Ineffable mystère d'un Dieu qui se révèle à sa créature et qui, loin de la violenter, se plaint d'être méconnu ! La bouche tremblante d'effroi Paul ose questionner : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Mais l'âme était déjà soumise et lorsque la voix reprit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il n'est pas bon pour toi de regimber contre l'aiguillon ». Paul, déjà captif, demanda : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » L'âme tournée au dedans, car il était subitement devenu aveugle, Paul fut conduit à Damas chez Judas,

## SAINT PAUL, L'HUMAIN ET L'ABSOLU

le Juif où il devait loger. Trois jours il y demeura sans boire ni manger.

Trois jours en colloque intime avec la voix qui ne se taisait plus. Le Christ, insinueux, s'incorporait à l'âme qu'Il avait choisie, à l'âme en qui Sa grâce ne serait point vaine. Car le miracle de Damas était plus qu'un don gratuit. Paul, persécuteur, agissait de bonne foi. Sa vie antérieure faite de convictions, d'étude, d'austérité, le prédisposait à la clémence divine. N'y avait-il pas, ajouté à ce commencement d'abandon spirituel, la mort d'Etienne qui criait miséricorde pour les meurtriers ? « Ne leur imputez pas ce péché », avait dit Etienne avant de s'endormir dans le Seigneur. Qui sait si cette dernière pensée ne servit pas à la conversion de Paul ? Quoi qu'il en fut des desseins mystérieux de la Providence divine, l'âme de Paul devint le terrain fertile dans lequel la grâce, en longue moisson, germa.

Julia RICHER

*(à suivre)*

---

## « Le baccalauréat »

---

*(Aux bacheliers, aux aspirants... et aux autres)*

Quand Frédéric Mistral, dans un de ces jolis contes, comme son compatriote Alphonse Daudet et lui ont su en écrire, rapporte comment il se rendit à Nîmes pour « passer bachelier », il environne son récit d'une telle atmosphère de poésie que le lecteur enthousiasmé en oublie les malices décochées ici et là à l'adresse de l'épreuve, comme les fervents éloges que lui décerne le poète. « Au petit Saint-Jean », où le garçon est venu prendre pension parmi les gens de son pays, un groupe de maraîchers et de bateliers l'interrogent sur les raisons de son séjour à Nîmes. Il parvient à leur faire comprendre qu'il est venu subir un examen important et leur récite avec une pointe d'ironie tout ce qu'on doit savoir pour ne pas faillir. Cette énumération n'a pas l'heur de plaire à l'un des maraîchers qui s'écrie : « Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Ah ! si vous me parliez de la lune pour semer le céleri, ou bien d'ôter les poux des fèves ou de guérir le mal des porcs, je vous dirais : voilà une science, mais tout ce que vous a conté ce garçon c'est des fariboles ». — « Tais-toi donc va, gros bouc, cria toute la bande, ce jeune dégourdi en a plus oublié peut-être que tout ce que tu peux savoir. C'est égal, mes amis, il faut une fameuse tête pour pouvoir y serrer tout ce qu'il vous a dit ! » — « Pauvre petit, disaient de moi les jeunes filles, regardez comme il est pâlot. On voit bien que la lecture allez, ça ne fait pas du bien. S'il avait passé son temps à la queue de la charrue, il aurait assurément plus de couleur que ça. Puis à quoi ça sert d'en savoir tant ?... » — « Eh ! bien, les camarades,

## « LE BACCALAURÉAT »

conclut le Remontrant, savez-vous ce qu'il faut faire? Quand nous allons à quelques fêtes où l'on fait courir les taureaux, soit qu'il y ait de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui enlèvera le prix ou la cocarde. Nous sommes à Nîmes. Voilà un gars de Maillane qui, demain matin, va passer bachelier. Au lieu de partir ce soir, Messieurs, couchons à Nîmes. Et, demain, nous saurons au moins, si notre Maillanais a passé bachelier ». — « Ça va, dirent les autres, de toutes les façons la journée est perdue : allons il faut voir la fin... » — « Il y a de cela, cinquante-huit ans passés, conclut Mistral. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que je vois de loin l'enseigne du « petit Saint-Jean », ce moment de ma jeunesse reparaît à mes yeux dans toute sa clarté, et je pense avec plaisir à ces braves gens qui, pour la première fois, me firent connaître la bonhomie du peuple et la popularité ».

Si vous avez perdu le souvenir des journées de votre baccalauréat — je ne parle pas des lendemains d'échec, ça ne s'oublie pas — il faut relire en entier le récit de Mistral, et vous vous rappellerez qu'au delà des tâches quotidiennes si souvent entachées d'égoïsme, au delà des problèmes économiques, de la vie chère, des taxes et de la démocratie, il reste encore des valeurs dont l'intérêt et la culture dominant la vie et possèdent toujours la puissance de la faire aimer.

On a pensé, exprimé et écrit beaucoup de mal du baccalauréat. En France, d'aucuns ont même voulu le supprimer absolument comme une épreuve immorale. « Il convient de prévenir, écrit Gonzague Truc, dans « Les idées vivent » par la suppression des examens, l'avilissement du travail intellectuel, et l'exaltation de fausses supériorités. Que par des concours où l'on dosera la part à faire aux connaissances techniques et à la cul-

ture générale, on ouvre l'accès des administrations publiques, voire des corps de métiers, rien de plus raisonnable. Mais de grâce, plus d'épreuves qui ne mènent à rien qu'à un surmenage stupide, plus de certificats d'étude ou de baccalauréat. Que l'on trouve pour les élèves, cela ne sera point difficile, d'autres sources d'émulation ». « Le baccalauréat, s'écrie de son côté Ernest Lavisse dans un discours de fin d'année à l'École normale, introduit prématurément dans les jeunes esprits le culte immoral de la chance. C'est pourquoi, j'exprime ici, en mon nom personnel, le vœu qu'il ne soit pas toléré longtemps dans un pays où les roues de fortune et les loteries sont presque défendues ».

D'autres, sans vouloir supprimer l'épreuve dans son ensemble, prétendent que les sujets de composition qu'on y propose ne sont pas convenablement adaptés à l'âge et aux conditions des candidats. Un curieux article anonyme publié dans « Le Figaro » au cours de l'année 1937, rapportait trois sujets de composition soumis aux aspirants français de cette année-là. « Le troisième sujet, note l'auteur de l'article, nous jette dans la stratosphère des connaissances littéraires ». Rivarol écrit dans le « Discours sur l'Universalité de la langue française » : « Si le monde finissait tout à coup pour faire place à un monde nouveau, c'est un excellent livre français qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée heureuse ».

« Quel livre français choisiriez-vous pour donner de l'homme l'idée la plus favorable ? Expliquez les raisons de votre choix ».

Je parierais cent pour un que nos écoliers canadiens d'origine française préfèrent encore à ce sujet la traditionnelle lettre du marquis de Vaudreuil à la cour de Versailles pour demander le secours qui aurait peut-être assuré le salut de la Nouvelle-

France ou cette autre lettre qu'aurait pu écrire Denis-Benjamin Viger à Louis-Joseph Papineau pour le ramener à de meilleurs sentiments religieux.

Quoi qu'il en soit de nos sujets de composition ou plus fréquemment de discours pour témoigner de nos ascendances gallo-romaines, les doléances qui se sont élevées, en France, autour du baccalauréat, se sont répercutées chez nous en échos variés. On lui a reproché d'ouvrir par un seul examen uniforme l'entrée de toutes les carrières, ou plutôt, de ne conduire à rien de pratique en vue de la position à obtenir et de la lutte pour le pain quotidien, de multiplier le nombre des ratés et des blasés, de porter, particulièrement le baccalauréat ès-lettres, sur des programmes dépourvus de toute utilité immédiate, de ne pas tenir compte des conditions générales du candidat représenté par un chiffre à la correction, de faire tenir à deux ou trois jours de surmenage et au même nombre de nuits d'insomnie, le résultat d'une ou de plusieurs années scolaires, de poser à des adolescents encore mal équilibrés de corps et d'esprit, des problèmes qui embarrasseraient les examinateurs eux-mêmes dans les mêmes circonstances, de charger l'âme du candidat d'une appréhension qui au lieu de l'aider, l'énerve et le réduit, d'exposer à des chances tout à fait inégales, des aspirants également qualifiés, enfin, par-dessus tout, d'ouvrir des carrières par un brevet de connaissances qui leurs sont tout à fait étrangères<sup>1</sup>.

Et pourtant, ces reproches pris ensemble et d'autres encore ne parviennent pas plus à ternir la poésie du récit de Mistral, qu'à assombrir dans la mémoire des bacheliers le souvenir de

---

1. Depuis une quinzaine d'années, la forme de l'épreuve s'est grandement améliorée. Elle permet aujourd'hui de se former sur la valeur du candidat un jugement mieux fondé en faisant couvrir à l'examen un plus grand nombre de matières dont plusieurs sont d'utilité immédiate.

l'âge, de la journée de printemps, du chant des oiseaux, du parfum des tulipes, du sujet de composition ou de discours, du sens réel ou subjectif de la version grecque. On ne tente pas l'épreuve du baccalauréat sans avoir découvert en toutes choses une beauté supérieure et sans s'être élevé d'un degré dans la compréhension et l'amour des hommes.

C'est qu'il y a dans l'épreuve du baccalauréat autre chose que cet utilitarisme vers lequel un courant moderne semble vouloir à tout prix faire dévier la culture traditionnelle des peuples latins. C'est qu'il y a autre chose que l'ouverture d'une carrière, qu'un certificat d'étude quelconque, qu'un brevet d'aptitudes, que la garantie visible d'une science invisible et plus ou moins réelle, qu'un témoignage tout à fait contestable de supériorité, tout cela peut n'être de fait qu'accidentel. Tandis qu'il faut voir dans l'épreuve du baccalauréat le terme normal d'une culture qui porte en elle-même ses résultats et sa perfection, qui n'attend pas d'autre récompense que le parachèvement désintéressé de l'homme et qui place d'emblée l'adolescent dans l'ambiance de ceux qui ont l'avantage et l'agrément de participer à la vie supérieure de l'esprit.

Certes, voilà un sujet qui cadre mal avec les nécessités de l'heure quand la nation de qui nous tenons en ligne directe l'épreuve du baccalauréat, la nation qui fut la plus civilisée au monde, qui fut la lumière de la civilisation, qui nous a légué « le cœur le plus humain de tous les cœurs humains », selon l'expression de Louis Hémon, se voit aujourd'hui vaincue, asservie, ruinée, presque étouffée. Il est vrai qu'on ne tue pas l'esprit, que les chars d'assaut ne peuvent rien contre l'intelligence, que l'homme demeure toujours ce roseau pensant qui, selon la splendide image de Pascal, possède sur la matière brutale qui

## « LE BACCALAURÉAT »

l'écrase cette supériorité de connaître sa faiblesse ; cependant, il faudra plusieurs années à la France pour se relever de ses ruines et pour projeter de nouveau sur le monde les flots de ses lumières, pour restaurer l'ordre et faire renaître la vie dans ses villes et ses provinces, pour combler les vides qu'a faits la guerre parmi ses savants, ses philosophes, ses historiens, ses romanciers et ses poètes. Le progrès de l'esprit français en sera retardé d'autant. Peu ou point de nourritures intellectuelles françaises d'ici un certain nombre d'années. Privés de l'atmosphère qui convient à nos poumons, du sang que requièrent nos veines, nous risquons de périr d'inanition et de trahir nos devoirs à l'endroit de la civilisation qui nous a fait ce que nous sommes — peu riches il est vrai, mais capables de goûter la poésie de Virgile et de lire une pièce de Racine — si nous abandonnons pour des prétextes d'ordre absolument transitoire, la culture gréco-latine et les valeurs éminemment spirituelles qu'elle comporte.

L'expérience a prouvé du reste que le baccalauréat n'empêchait pas de porter crânement le costume militaire, d'apprendre rapidement à manier une mitrailleuse, à manœuvrer les manettes d'un avion, à supporter avec honneur les fatigues et les horreurs d'une campagne. Et puis savoir mieux que tout autre pourquoi on se bat, et savoir mourir en beauté...

Dans la réponse qu'il faisait au discours de réception d'André Bellessort à l'Académie française, André Chaumeix citait le trait suivant : « Un vieux chroniqueur dont on ne dit pas le nom, et dont la relation enchantait notre maître Gaston Boissier et Anatole France, raconte que, à la fin du XVe siècle, des ouvriers lombards qui creusaient la terre près de Rome, sur la voie Appienne découvrirent un tombeau de marbre blanc. « Quand on souleva le couvercle, on trouva une jeune vierge qui, par l'ef-

fet des aromates, reposait toute fraîche dans cette couche fidèle. Eperdu d'enthousiasme et d'amour, le peuple la porta dans son lit de marbre jusqu'au Capitole où la ville entière vint la contempler en silence. Et Rome fut si fort agitée que le pouvoir, ayant pris de l'ombrage, fit ensevelir durant la nuit, et en secret, cette merveilleuse inconnue ». « Mais ce n'était pas en vain que les hommes avaient un moment contemplé son visage. Elle était la beauté antique et, pour l'avoir seulement entrevue, le monde se mit à refléurir ».

« Tel est le prestige de ces humanités... » que couronne le baccalauréat.

A. SAINT-PIERRE, O. P.

# L'Oeuvre française en Tunisie

---

## II

### LES RÉSULTATS

Le premier des résultats atteints par le Protectorat a été sans contredit la rapide et complète pacification du pays. Là où régnaient l'anarchie et le pillage, le nouveau régime a réussi à établir en relativement peu d'années l'ordre et la sécurité.

Un important réseau de police, dans lequel l'élément indigène est très largement représenté, assure la tranquillité, le respect de la liberté individuelle, comme celle de la propriété jusque dans les régions les plus reculées. Aujourd'hui, même aux abords de l'extrême sud, voisin du Sahara, le voyageur peut circuler sans risquer d'être attaqué par des bandes de nomades.

L'entière sécurité ainsi assurée sur son territoire a permis à la Tunisie de mettre en valeur les ressources exceptionnelles qu'elle offre comme pays de tourisme. Elle séduit non seulement par le charme de son climat, tempéré sur la côte, chaud dans l'intérieur, par le pittoresque de la vie arabe qui reporte brusquement le voyageur en plein moyen âge, comme dans la vieille « cité sainte » de Kairouan. Mais elle est riche de spectacles naturels complètement différents de ceux des paysages européens. La sauvagerie de ses sites, les étonnants contrastes d'aridité et de verdure tels que la brusque apparition d'oasis de palmiers au milieu de sables désertiques, la féerie du soleil et la magie des couleurs y attirent depuis longtemps de nombreux

touristes de même que l'originalité des mœurs musulmanes et l'évocation de tout un long et glorieux passé.

Tout près de Tunis, Carthage n'est plus guère qu'un nom prestigieux. L'œuvre du temps a complété la destruction commise par les hommes, si bien qu'il faut beaucoup d'imagination ou de fortes connaissances archéologiques pour reconstituer à l'aide de quelques pierres et de quelques fûts de colonnes brisées, ce qui fut la splendeur de la rivale de Rome. Tout au moins le cadre de ces glorieux restes n'a-t-il pas changé. A côté de la cathédrale Saint-Louis et du riche musée où les Pères Blancs ont recueilli les résultats de leurs fouilles, la colline de Byrsa domine la pente dévalant doucement vers une toute petite baie arrondie qui fut le port de Carthage. Et au loin, sur le bleu intense du ciel se profile la haute silhouette du Bou Kornine.

Sur toute l'étendue du pays de nombreuses ruines romaines ont été peu à peu mises à jour. C'est, non loin de Tunis, Thuburbo Majus, où, sont conservées presque intactes, d'étonnantes mosaïques ; plus loin, Dougga où l'on admire les gradins d'un vaste amphithéâtre et des thermes, si en vogue chez les Romains, Sbeitla célèbre par ses majestueuses colonnades, enfin le grandiose Colisée d'El Djem que l'on aperçoit de loin dans la plaine et dont la masse gigantesque grandit peu à peu jusqu'à devenir plus impressionnante encore au milieu de cette étendue désolée, que celle du Colisée de Rome.

En permettant de reconstituer l'alignement des rues, l'emplacement des temples, des bibliothèques, des bains publics, des magasins, comme l'agencement des maisons, ces vestiges témoignent de la brillante civilisation qui s'était autrefois développée dans ces régions. Pour qu'elle pût s'épanouir à ce degré, il fallait que le pays fut singulièrement riche.

S'il avait été prospère dans l'antiquité, pourquoi ne le serait-il plus aujourd'hui ? La nature du sol, les influences du climat sont demeurées les mêmes. Qu'une administration intègre et prévoyante dirige le pays et les hommes reprendront goût au travail et trouveront de nouveau un intérêt à faire produire la terre. Telle a été l'œuvre entreprise par le protectorat français.

Peu à peu, les terres abandonnées se sont transformées en espaces cultivés. Comme dans l'antiquité, la terre tunisienne ne s'est pas montrée ingrate. Réveillée par le labeur, sa fertilité s'est révélée favorable au développement de plusieurs cultures.

Dans les plaines du Nord-Ouest, vers les confins de l'Algérie, pousse le blé. Blés tendres, blés durs sont produits en quantités considérables. Ce qui était le grenier de Rome est devenu un des greniers de la France. Ses colons s'y sont installés et y ont prospéré. Les indigènes ont suivi leur exemple, abandonnant la primitive charrue de bois, qui ne faisait qu'égratigner le sol, pour adopter les tracteurs, batteuses et autres machines agricoles dont l'emploi est parfois mis en commun. Aussi cette région, la vallée de la Medjerda en particulier, est devenue une des plus riches du Protectorat.

Déjà chère aux Romains, la culture de la vigne s'est développée d'une façon intense. Elle est plus spécialement pratiquée par les Français et les Italiens, la religion musulmane interdisant aux Indigènes l'usage du vin. Produit plus spécialement sur la côte maritime du Nord-Est, en particulier dans la pointe du Cap Bon, ce vin, tout comme celui de l'Algérie voisine, est expédié en grande quantité en France. Sans être de qualité à concurrencer celui des vignobles de la métropole, il est largement utilisé dans des coupages.

Dans la même région, le climat marin et tempéré favorise des cultures où excellent les Indignées ; orangers, citronniers, fleurs destinées à produire des essences parfumées, comme celles de la rose ou du jasmin si appréciées des Orientaux.

Bien que se rencontrant également dans le Nord du pays, l'olivier règne en maître dans le centre, vers les côtes sablonneuses avoisinant les ports de Sousse et de Sfax. Il est le roi du riche Sahel. Sans doute sa culture se pratiquait-elle déjà avant l'occupation française, mais d'une façon négligée et intermittente en raison de l'insécurité, alors que l'olivier est un arbre exigeant qui réclame des soins assidus et constants. Son extraordinaire développement dans une région jusqu'alors à peu près désertique est dû à l'heureuse initiative d'un journaliste français, Paul Bourde. Visitant en 1892 les environs de Sfax, il avait été frappé de la fréquence avec laquelle se trouvaient dans les ruines des environs de petites cuves de pierre semblables à celles utilisées dans la campagne romaine pour la fabrication de l'huile. Leur présence sur ce territoire à apparence semi-désertique prouvait que le sol devait y être favorable à la culture de l'olivier. Paul Bourde tenta l'expérience. Ce fut un succès au delà de toute espérance. Une dizaine d'années plus tard, une forêt d'oliviers commençaient à étendre son feuillage gris-argent sur une région où il n'y avait jusque là que du sable. Et aujourd'hui la production de l'huile est une des plus importantes sources de richesse de la Tunisie. Sa qualité très appréciée la fait expédier au loin, jusqu'en Norvège où elle est utilisée dans la fabrication des conserves de poisson.

Plus au sud, la chaleur et la sécheresse augmentant, les cultures deviennent rares. C'est la terre d'élection du palmier dattier. Il suffit d'une source, d'un petit cours d'eau, parfois

## L'ŒUVRE FRANÇAISE EN TUNISIE

d'un simple puits, dont la précieuse eau est jalousement répartie, pour faire jaillir d'un désert une étonnante palmeraie. Les dattes qu'elle produit sont soigneusement triées et mises en boîtes. Leur exportation à travers le monde procure un bien-être relatif à des populations dont les besoins sont encore très limités.

Les résultats ainsi acquis dans le domaine agricole sont un des exemples les plus frappants du succès de cette collaboration qui est la base même du Protectorat. Les Français, nouveaux venus, n'ont, en effet, pu les obtenir qu'en faisant appel au concours de la population locale.

Leur premier effet a été d'enrayer les habitudes de nomadisme et d'amener peu à peu les Indigènes à devenir sédentaires. Pour y réussir, il s'agissait de les convaincre qu'il était inutile d'errer sans cesse à la recherche de leur subsistance et qu'à condition de faire choix d'un emplacement approprié, ils pouvaient améliorer leurs moyens d'existence. Tel a été le début d'une œuvre que l'on nomme « la fixation au sol des Indigènes », appellation inexacte dans son raccourci brutal. Car cette fixation n'implique, bien entendu, aucune sorte de contrainte. L'ensemble des mesures comprises sous ce nom consistent tout simplement à offrir aux habitants au moyen de prêts d'argent et de semences, des facilités pour l'établissement de communications et de constructions de cabanes et pour l'irrigation, le moyen de s'installer dans un centre reconnu à la fois salubre et apte à la culture, de s'y fixer et d'y vivre des produits du sol.

René RISTELHUEBER

*(à suivre)*

---

## Léonard de Vinci

### L'ENFANCE DE L'ARTISTE

---

Si nous cherchons à évoquer les souvenirs les plus lointains de l'enfance de Léonard, à nous approcher de cette enfance mystérieuse et secrète qui fut la sienne, dans ce petit village toscan où il grandit, enfant illégitime, au milieu des préoccupations uniquement terre à terre et bourgeoises de la famille des Vinci, nous ne pouvons nous empêcher de songer avec tristesse que si nous possédions, pour nous guider à travers cette période mal connue de son existence, des renseignements aussi abondants que Mozart nous en fournit dans ses lettres, aussi précis que Montaigne nous en a donnés dans son autobiographie, nous serions sans doute les témoins éblouis d'une infinité de prodiges. Non pas que Léonard ait connu les triomphes qui ont marqué d'un sillage éclatant l'enfance de celui qui composait à quatre ans des menuets, de celui qui, à sept ans, émerveillait ses maîtres en traduisant les auteurs latins — pas plus qu'il ne connut les cajoleries d'une reine, les gâteries d'un père qui faisait éveiller son fils au son des instruments les plus mélodieux, afin qu'il puisse continuer le matin les songes agréables de la nuit. Nous savons, bien au contraire, que Léonard, élevé loin de la tendresse et des attentions maternelles, eut une enfance plus vagabonde que studieuse, et que, dans la petite province où son père exerçait les fonctions de notaire, il connut peu le monde, comme il connut peu les bancs de l'école. Il y apprit à lire, à écrire. Il savait un peu

## LÉONARD DE VINCI

compter, il observait la nature, il dessinait. La formation artistique et intellectuelle du jeune Léonard n'alla pas au delà de ces connaissances primaires jusqu'à ce qu'il entrât dans l'atelier de Verrocchio, pour y commencer, vers l'âge de quatorze ans, l'apprentissage de la peinture et de la sculpture. Cette déficience, cette erreur fondamentale dans sa vocation d'artiste et de savant, Léonard ne cessera de les déplorer au cours de sa vie. Ainsi que le disait Antonina Vallentin dans son livre sur Léonard « le savoir gigantesque qu'il acquit par la suite fut tout entier une lente et pénible conquête ; il fut obligé d'assimiler laborieusement les principes de chaque science au moment même où il se trouvait déjà au seuil de découvertes décisives » et l'historien ajoute : « à une époque où la connaissance des langues et des auteurs classiques, où « les lettres », comme on les appelait, constituaient la clef qui ouvrait la porte d'une élite sociale, Léonard dut rester en dehors de ce cercle d'initiés ».

Jusqu'à quel point Léonard dépassa ces initiés, il serait superflu de le dire... Par ses découvertes de savant, par le rayonnement de son esprit universel, par sa vision poétique et philosophique du monde, et même par ses écrits, reflet et miroir de son âme et de son splendide génie, Léonard s'inscrit au tout premier plan parmi les artistes les plus grands de la Renaissance.

\* \* \*

Malgré une facilité extraordinaire, une mémoire étonnante, il semblait — durant son enfance — peu porté à l'étude, peu persévérant... C'est donc que son esprit s'intéressait à autre chose. La nature fut le premier et le seul maître de Léonard

enfant. Et c'est ici que commence le prodige. L'enseignement et les leçons qu'il puisait sans cesse au grand livre de la nature le passionnaient bien autrement que l'ennuyeux travail scolaire. Il est impossible que cette enfance ne fut point marquée des signes du merveilleux, qu'elle ne fut point, dans ses mille détails, plus émouvante que les autres par ses réactions dans l'âme et la sensibilité du futur Léonard, par tout ce qui se pressait dans son imagination d'enfant d'aspirations confuses, d'étonnement grave, d'interrogations pathétiques, d'infini... Dans cette campagne toscane où le paysage est l'un des plus beaux et des plus poétiques du monde, l'artiste qui est en lui trouve une inspiration, un aliment pour le rêve, un enrichissement de sa nature profonde ; et cette musique divine et impondérable des lignes et des couleurs, de l'ombre et de la lumière, se retrouvera plus tard dans tout ce que le Vinci a signé de sa main, dans ses œuvres où la libre inspiration et les règles subtiles se conjuguent dans la plus merveilleuse des alchimies, dans ces créations où le rythme du monde s'inscrit comme un symbole.

La beauté du paysage qui l'entoure, il ne la sent encore que confusément, sans doute ; il arrive parfois que les impressions d'enfance dorment durant des années dans l'inconscient de l'artiste avant de passer dans son œuvre. Mais ce qui, dès sa première enfance, attire irrésistiblement Léonard, c'est le côté fantastique, féerique et mystérieux de la nature, sa variété, sa prodigalité, c'est le mouvement toujours renouvelé qui engendre la vie, ce sont les aspects multiformes, infinis de l'univers et du monde qui frappent son imagination d'enfant. Un instinct presque primitif guidait l'enfance de Léonard à travers ce qu'il appelait « les mystères de l'artificielle nature ». Il se sent déjà appelé, plus que les autres, à comprendre le sens des choses cachées,

## LÉONARD DE VINCI

à saisir d'impénétrables secrets. Et c'est sans doute pourquoi la passion des livres et la passion de la science furent toujours étayées chez lui par l'amour du réel, de la nature, de la vie, amour qui date de son enfance et qu'il eut tout le loisir de cultiver, de développer en lui. Et c'est aussi ce qu'Elie Faure résuma magnifiquement par ces mots : « Léonard posséda, à une époque où l'idéalisme platonicien égarait les intelligences, le sens de la vie réelle qui conduit seul aux plus grandioses abstractions ».

\* \* \*

Le paysage jouera un rôle extrêmement important dans les œuvres de maturité de Léonard, et pour créer l'atmosphère de poésie qui règne autour de la Vierge aux Rochers, de la Joconde et de la Sainte Anne, il se souviendra du paysage natal et en reproduira les traits nostalgiques en les baignant d'irréalité et de rêve. « Le village de Vinci s'agrippe aux flancs du Mont Albano, disait Antonina Vallentin. Les tours du château et du clocher pointent au-dessus des petites maisons, éparpillées sur un contrefort de la montagne comme sur un socle. De l'autre côté se dresse la chaîne du Mont Albano ; au seuil même du village commence la vie mystérieuse et séduisante de la montagne. Entre de hauts rochers les torrents se précipitent ; ils roulent des pierres pointues qui s'usent, s'arrondissent et vont plus bas se déposer sur les rives des fleuves assagis ».

Ce paysage de montagnes, de torrents, de rivières et de vallées, Léonard lui donnera plus tard dans ses œuvres un caractère impersonnel, le montrant généralement dépouillé d'arbres, dépouillé de tout ce qui indique la présence de l'homme. Il en fera un paysage presque lunaire.

Revenons une dernière fois à l'enfance de Léonard. On raconte qu'un jour, dans ses explorations à travers la montagne, après avoir marché durant des heures, il se trouva tout à coup, recru de fatigue, à l'entrée d'une caverne ou d'une grotte, dans un endroit si isolé de la montagne qu'il doutait qu'un être humain ait jamais pénétré jusque-là. La solitude immense resserre son étreinte autour de l'enfant. Il songe qu'il a sans doute atteint les lieux inaccessibles où les aigles font leurs repaires, solitudes éternelles où la nature cache ses plus profonds mystères. Malgré l'angoisse et la peur, une curiosité, un désir irrésistible le pousse à entrer dans cette caverne. Et Léonard racontera lui-même, quelques années plus tard, les détails de cette expérience extraordinaire, encore si vivace dans son souvenir. « Telle, écrit-il, une trombe de vent qui souffle sur le creux d'une vallée sablonneuse et dans sa course rapide balaye tout ce qui lui résiste vers le centre... une mer en tempête ne mugit pas autrement quand un vent du Nord bat ses ondes écumantes, ni le Stromboli ou le Mongibello quand les flammes sulfureuses éventrent les grandes montagnes et vomissent en l'air des pierres et de la terre avec du feu. Tiré par son désir ardent, avide de voir le grand mélange des formes variées et étranges créées par l'artificieuse nature, je m'aventurais parmi les sombres écueils. Et quand je m'y fus attardé pendant un moment, ajoute-t-il, se réveillèrent en moi brusquement deux choses : peur et désir, peur de cet antre obscur et menaçant, désir de voir s'il ne décelait pas quelque chose de merveilleux ».

L'on a cru voir en ce récit de Léonard un symbole, celui-là même de ses propres tourments et de ses propres angoisses dans la poursuite de la Connaissance, dans la recherche ardente pour la possession du Beau, lui qui dira plus tard, après avoir beau-

## LÉONARD DE VINCI

coup souffert, beaucoup appris, beaucoup créé : « Le grand amour naît de la grande connaissance de la chose qu'on aime : et si tu ne la connais pas tu ne pourras l'aimer ou sinon pauvrement ».

A côté de l'amour de la nature, une autre passion se faisait jour chez Léonard enfant, et c'était la passion de dessiner. Reproduire l'aspect des choses belles, plaisantes ou fantastiques qu'il rencontrait était pour lui beaucoup plus qu'un amusement, et il s'y appliquait avec toute l'ardeur et toute la joie de la découverte. Que ne donnerions-nous pour pouvoir retrouver les dessins de Léonard enfant ! Nous savons que Léonard aimait à s'entourer d'un certain mystère, et que, dès cette époque, personne n'avait accès à la chambre où il travaillait et où il amassait, avec ses dessins, ce qu'un historien appelle « le butin merveilleux de ses randonnées », fleurs, animaux, cailloux, bestioles, qu'il observe et dessine tout à son aise. Ce mystère que Léonard aimait à créer autour de lui et à répandre dans son œuvre, comme pour en accentuer la signification poignante, ce mystère s'est lentement refermé sur lui et rien ne nous renseignera désormais, malgré la piété et la curiosité des historiens, sur les prodiges inouïs, les souvenirs adorables de l'enfance de Léonard de Vinci.

Mme Annette LASALLE-LEDUC

## Le journalisme, berceau des lettres canadiennes

LA PHASE CANADIENNE

---

L'année 1806 marque une étape décisive dans la voie pénible du journalisme au Canada français pendant le dernier siècle. C'est le 21 juin 1764 que parut, en terre canadienne, le premier journal français, ou plutôt bilingue : la *Gazette de Québec* ; mais cet hebdomadaire anglo-saxon, rendez-vous occulte d'informations défraîchies, métissage de mauvais anglais et de mauvais français, ne reflétait qu'accidentellement les idées et les opinions de nos pères. En 1778 — près d'un quart de siècle plus tard — la *Gazette de Montréal*, hebdomadaire dirigé par des Français de France, voulut être le porte-parole du Canada français ; tentative vaine et vouée à l'insuccès, puisque des propos acariâtres et mâtinés de voltairianisme ne pouvaient, quelques années après la conquête, rallier tous les suffrages en faveur de Fleury Mesplet et de Valentin Jautard. Il faut attendre jusqu'en 1806 pour trouver chez nous un journal franchement canadien-français qui s'intitulera bellement : *Le Canadien*. Avec ce périodique publié à Québec par Michel Bibaud, nous entrons dans la phase canadienne-française proprement dite du journalisme, berceau des lettres au Canada français.

Phase militante assurément ! Il ne fallait plus fureter de droite ou de gauche. Trêve des logogripes vains ou de phraséologies soporifiques dont les gazettes de Montréal ou de Québec avaient fait trop ample consommation. Les positions canadiennes-françaises devenaient menacées au début du XIXe siècle.

Un journal canadien de langue anglaise vit le jour en 1805 ; il s'appelait le *Mercury*. Un chauvin anglo-saxon n'avait-il pas déversé sa bile antifrançaise dans les colonnes du périodique et mis, noir sur blanc, une phrase cinglante : « Cette province est déjà trop française pour une colonie britannique ». Il y avait belle lurette que certains marchands de Montréal et de Québec s'en étaient rendu compte et souscrivaient à cette opinion, dans le privé du moins. Mais voici que cette vérité, déprimante pour bon nombre de trafiquants, réconfortante pour les fils du sol, s'étalait dans une « gazette ». Voici qu'elle sonnait le ralliement des forces francophobes du pays. Une minorité agissante ne voulait-elle pas mettre une majorité bonasse en demeure de se dessiller les yeux, d'opter pour un avenir prometteur au lieu de rester attachée à ces vieilles lunes qui avaient noms langue, coutumes, traditions et esprit français. Il n'en fallait pas plus pour piquer au vif les Canadiens authentiques. Une riposte prompte s'imposait et s'effectua avec la fondation du *Canadien*, premier défenseur attitré des droits naturels, historiques, politiques et religieux du Canada français.

La meilleure défensive, c'est l'offensive ; les Canadiens de 1806 n'ignoraient pas cet axiome. Le nouveau journal ne ressemblera pas seulement à un grand vitrail dans lequel flamboiera le soleil des croyances ancestrales des Canadiens français ; il sera aussi une épée, une fine lame au service des vaincus. Et il était écrit que la première victime du nouveau combattant ne serait autre que cet audacieux *Mercury*, ce « Mercure » comme disaient les Canadiens de 1806, déjà traducteurs malgré eux.

Les premiers numéros du journal canadien-français sont, à cet égard, significatifs. Le 29 novembre 1806, une fable dédiée au *Mercury* se lit comme suit :

*L'Erable dit un jour à la ronce rampante :  
 Aux passans pourquoi t'accrocher ?  
 Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer ?  
 Aucun, lui repartit la plante :  
 Je ne veux que les déchirer.*

L'Erable, c'est-à-dire le Canada français ; la ronce, c'est-à-dire les ennemis du Canada français et, au premier chef, le *Mercury*. L'Erable, symbole des forces vives du pays ; la ronce, image de l'envie, de la jalousie et de la haine entreprenant une œuvre frappée de stérilité dès son berceau. Evidemment le *Canadien*, à peine né, avait pris la détermination de porter le fer dans l'abcès.

Au Canada français comme en France, les mots d'esprit ne perdent jamais leurs droits. Deux semaines plus tard, le *Canadien* changea de ton et substitua une malice à la fable apparemment innocente. Il monta en épingle une épigramme qui méritait vraiment de l'être à une époque où l'esprit boulevardier n'avait en aucune façon émigré au Canada français. Le 13 décembre 1806, les abonnés du *Canadien* purent lire ce qui suit sur la quatrième page du journal :

*L'effet connu du mercure,  
 Est douloureux mais puissant,  
 Il répare la nature,  
 Purge la masse du Sang ;  
 Mais celui que nous apprête,  
 L'Apothicaire-imprimeur,  
 Ne fait qu'étourdir la tête,  
 Et nous faire mal au cœur.*

Tous ces traits, toutes ces ripostes composeront au *Canadien* une originalité d'excellent aloi. Les auteurs des articles qui seront plus tard rédigés pour servir les intérêts de Sa Majesté la Langue française s'effaceront presque toujours devant une signature impersonnelle, selon la mode alors en vogue ; ils n'en donneront pas moins des coups de sape à la boutique du *Mercury*.

En outre, la fondation du premier journal canadien-français constituera un précédent sur lequel viendront s'appuyer, au cours du XIXe siècle, bon nombre de hardis imitateurs. Le *Canadien* fera souche. Plusieurs des descendants, malingres et souffreteux, mèneront, il est vrai, une existence éphémère. L'un d'entre eux cependant aura une longue vie. Si la chance l'eût favorisé, il serait devenu centenaire : il s'agit de *La Minerve* vénérable fondée en 1826. Cet important journal retiendra bientôt notre particulière attention.

On nous saura peut-être gré de feuilleter tous ces anciens journaux et de suivre l'évolution des théories et des opinions littéraires au Canada français depuis le début du XIXe siècle jusqu'à l'insurrection de 1837. Pour se reconnaître dans le maquis des informations complexes et des notations enchevêtrées qui s'offre à lui, l'historien des lettres canadiennes dispose ici de plusieurs poteaux indicateurs. En 1764, un seul journal québécois lui sert de fil d'Ariane ; en 1778, un journal montréalais lui fournit pendant quelques années, un autre fil conducteur ; en 1806 le *Canadien*, en 1807 le *Courrier de Québec*, en 1810 le *Vrai Canadien*, en 1813 le *Spectateur canadien*, en 1817 l'*Aurore*, en 1818 l'*Abeille canadienne*, surtout la *Minerve* en 1827 et l'*Ami du Peuple* en 1832, présentent aux amateurs et aux spécialistes autant de sources révélatrices et encore peu utilisées de notre petite histoire littéraire. A côté de beaucoup de paille, il s'y

trouve un peu de grain dont il convient d'être avare. A petit mercier, petit panier.

Faut-il encore une fois donner au lecteur un loyal avertissement ? Faut-il répéter que les chercheurs de chefs-d'œuvre perdront leur temps à parcourir les pages qui vont suivre ? Nous n'éprouvons, quant à nous, aucune gêne à ressasser un argument présenté à plusieurs reprises. Tant pis s'il prend figure de ren-gaine aux yeux des purs esthètes.

Si les littératures coloniales l'emportaient quelquefois sur les littératures métropolitaines, ce serait vraiment dommage pour ces grands centres de culture que sont Paris, Londres, Rome et combien d'autres capitales européennes. Si le Canada français avait, dès 1800, attiré sur lui l'attention du monde lettré par l'excellence de ses productions littéraires, tous les savants en *us* auraient perdu leur latin à expliquer ce phénomène. Ils n'ont jamais eu, Dieu merci, l'occasion de s'astreindre à une pareille besogne ni chez nous... ni dans aucun autre petit pays. La Suisse, par exemple, s'enorgueillit d'une histoire séculaire ; ses traditions, sa mentalité, son âme offrent, semble-t-il, une ample matière à l'ingéniosité de ses écrivains français vivant à quelques pas de Paris. Or, de l'aveu de tous les critiques, la littérature suisse d'hier et d'aujourd'hui est incontestablement pauvre. Chez elle, dit-on, le souci de moraliser passe avant le culte de la forme. Si tel est bien le cas — et l'on ne voit guère à quoi rimerait le mensonge d'auteurs suisses eux-mêmes qui ont consigné cette observation — les lettres canadiennes et les lettres suisses se ressemblent comme deux sœurs ; deux sœurs depuis longtemps éloignées de la maison paternelle, par la force des circonstances, et désireuses de préserver dans leurs chaumières quelques vestiges d'un passé cher.

C'est entendu : les délicats sont malheureux ; rien ne saurait les satisfaire. A eux comme aux chercheurs de chefs-d'œuvre il faut des écrits qui se rapprochent d'un idéal établi d'avance. Plutôt que de lire de la prose ou des vers écrits d'une main inexperte, ils aiment mieux fermer les yeux, faire la moue et vaquer à des occupations plus sérieuses. Grand bien leur fasse ! Nous persistons à croire que l'œuvre littéraire canadienne — comme d'ailleurs l'œuvre littéraire française, anglaise, belge, japonaise ou chinoise — offre un vif intérêt à qui l'étudie simplement dans le milieu intellectuel, politique, social et religieux où elle est née ; ainsi élargie et approfondie, elle révèle tous les mille et un liens qui la rattachent à l'histoire d'une civilisation et de l'humanité.

Un grand élément de beauté dans un ouvrage littéraire, c'est la nature humaine qui s'y montre. A-t-on oublié les graves préceptes que Renan formula en 1890 dans son *Avenir de la Science* ? Il osait affirmer que toute œuvre n'a de valeur que dans son encadrement et que l'encadrement de toute œuvre, c'est son époque. Sans doute avons-nous depuis quelque peu déchanté. Indépendamment du milieu d'où il est sorti, un chef-d'œuvre a une beauté propre, permanente, rayonnante et impondérable, du moins à certains égards. Si l'époque et l'ambiance expliquent tout, Thomas Corneille devient l'égal de son frère Pierre.

Toutefois l'axiome renanien s'applique encore — avec certaines réserves — à l'œuvre dépourvue de hautes prétentions artistiques. Elle aussi révèle un aspect de la nature humaine ; elle aussi, pour être bien comprise, ne saurait être séparée de son milieu. Certains bas-reliefs de cathédrales gothiques ne sont pas beaux, au sens hellénique du terme, puisqu'ils représentent même des animaux immondes ; les têtes égyptiennes du Louvre, de même que les êtres grotesques et imaginaires dont les sculp-

teurs du moyen âge ont peuplé la France, pris en eux-mêmes, sont franchement laids. Qui voudrait cependant les transformer, au nom de je ne sais quel idéal esthétique ? Ces têtes égyptiennes rappellent les splendeurs d'une civilisation remarquable. Ces bas-reliefs, ces statues font partie intégrante du temple qui les abrite ; ils aident à comprendre l'esprit et les mœurs du temps ; à l'homme du XXe siècle, ils apportent un irrécusable témoignage sur l'homme d'antan. Ils reconstituent indirectement une certaine atmosphère de beauté et de magnificence au sein de laquelle se réalisèrent et s'épanouirent, il y a plusieurs siècles, de sublimes rêves.

Les rêves de nos pères valent bien ceux des anciens Égyptiens ou des bâtisseurs de cathédrales. Eux aussi voulurent s'agripper à ce qui est éternel. Le présent ouvrage n'a d'autre ambition que de relater les généreuses tentatives des intellectuels canadiens-français du XIXe siècle naissant et de souligner l'originalité du petit patrimoine littéraire qu'ils ont su constituer. Même dans le Canada français du XXe siècle, les paroles et les écrits de ces chers anciens éveilleront de profondes et d'émouvantes résonances.

Séraphin MARION

## Directives pratiques

CONSULTATION CANONIQUE

---

### Non-catholiques témoins au mariage de catholiques ?

Le mariage entre catholiques doit être contracté, sous peine de nullité, devant le curé de la paroisse, ou l'Ordinaire diocésain, ou encore devant un prêtre délégué par l'un des deux. Avec le prêtre qui assiste au mariage, il doit y avoir au moins deux autres témoins : forme normale de la célébration du mariage imposée par la loi de l'Eglise (c. 1094), obligatoire même dans le cas d'un mariage mixte, c.-à-d. entre un catholique et un non-catholique.

On demande : *les non-catholiques peuvent-ils servir de témoins au mariage des catholiques ?*

Le mariage consiste essentiellement dans l'échange du mutuel consentement des époux en vue de la vie conjugale. Il devrait exister dès que l'homme et la femme expriment et réciproquement acceptent leur consentement. Mais parce qu'il intéresse au plus haut point l'Eglise et la société civile que le mariage soit reconnu comme un fait public, celui-ci doit être contracté devant des témoins. La présence des témoins, en effet, est exigée à cette seule fin qu'ils puissent rendre témoignage du consentement mutuel des époux et faire la preuve que le mariage a vraiment été célébré.

Quelles sont les qualifications requises pour jouer un tel rôle ? Il faut tout d'abord distinguer entre les qualifications requises pour la validité du témoignage et celles requises pour la liceité.

Pour être valablement témoin, il suffit qu'une personne ait l'usage de la raison et soit capable de rendre compte de ce qui s'est fait en sa présence. Il n'est pas même nécessaire qu'elle ait

été priée ou ait l'intention de remplir ce rôle. L'on fait donc abstraction de la religion du témoin, de son sexe, de son âge. Une seule chose est requise de sa part : l'usage de la raison en vue du témoignage à apporter de la cérémonie elle-même du mariage.

Mais pour la liceité de l'acte, il est requis que le témoin soit catholique. Un non-catholique ne saurait être admis sans une autorisation spéciale. Ainsi en a décidé le Saint-Office le 19 août 1891. Selon la teneur du décret, un non-catholique ne peut servir de témoin au mariage d'un catholique que si un motif sérieux, au jugement de l'autorité diocésaine, milite en sa faveur, et à condition que le scandale soit évité<sup>1</sup>.

La raison de cette décision provient de ce que le mariage est une cérémonie religieuse. Il est célébré dans l'église et selon les rites de la liturgie sacrée. Or il a toujours été défendu d'admettre les non-catholiques à prendre une part active aux fonctions liturgiques de l'Eglise. Si l'on fait exception à cette règle générale, en permettant à un non-catholique de servir de témoin au mariage d'un catholique, c'est qu'il ne prend pas une part active à un office liturgique ; il n'y joue qu'un rôle purement passif.

Il est facile d'obtenir la permission requise, quand il s'agit par exemple du mariage d'un converti dont toute la parenté est protestante. Etant donné que c'est ordinairement un proche parent qui sert de témoin au mariage, on ne sera pas étonné de voir un non-catholique en remplir le rôle.

Dans le cas d'un mariage mixte, la permission sera accordée encore plus facilement, car alors il n'y a pas de cérémonie religieuse. Tous les rites sacrés doivent être omis (c. 1102). Le prêtre ne porte ni surplis, ni étole ; il ne récite aucune prière liturgique ni ne donne la bénédiction nuptiale. Tout simplement il demande et reçoit le mutuel consentement devant les deux témoins dont la présence est requise.

Raymond CHARLAND, O. P.

1. Cf. Gasparri : *Fontes Juris canonici*, vol. IV, p. 469.

## Le Sens des Faits

---

### *PIE XII, Pape.*

Le « fait » qui dominera tous les autres au cours de ce mois de mai mil neuf cent quarante-deux, c'est le jubilé épiscopal de Sa Sainteté Pie XII. Il y aura, en effet, vingt-cinq ans, le mercredi 13 prochain, que Monseigneur Pacelli reçut la plénitude du sacerdoce, dans la chapelle Sixtine, des mains de Benoît XV lui-même. Conformément aux désirs et aux volontés de ses pasteurs, le Canada catholique va célébrer cet heureux anniversaire par une semaine entière, du dimanche 10 au samedi 16 mai, consacrée à prier pour le Souverain Pontife comme à exalter son œuvre dans l'univers.

Ce nous sera une réalité très douce, à nous, Canadiens de langue française. Comment ne pas évoquer avec émotion la ferveur que nos mamans ont apportée à nous initier à l'amour et à la vénération de « Notre Saint Père le Pape », comme on dit chez nous avec une si filiale et si profonde tendresse ? Si jamais nous avons causé quelque ennui au Vicaire du Christ ou à son entourage immédiat, ç'a été en recourant trop fréquemment à Lui pour des motifs qui n'en valaient pas la peine. On admettra que c'est peu de chose. Et après la récente parution de volumes où un folliculaire a ressassé à l'excès les petits côtés de ce grand amour du Pape, qu'il me soit permis de mettre aujourd'hui l'accent sur le principal, sur cette intime soumission au Souverain Pontife et sur ce respectueux et profond amour de Pierre qui est la caractéristique par excellence de l'âme catholique canadienne-française.

Le fondement solide d'une telle dévotion, c'est que le Pape est le « doux Christ en terre », comme aimait à le proclamer sainte Catherine de Sienne. Derrière le Pontife visible, l'hommage conscient de tous nos compatriotes monte vers Celui que saint Pierre lui-même, dans sa première lettre (II, 25) appelait « le Pasteur et l'Évêque de (nos) âmes », Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si néanmoins l'amitié vitale et vivifiante avec le divin Maître, l'esprit de foi en tout et partout, la hauteur et le désintéressement des vues, le zèle actif et prudent, couronnent par surcroît celui qui est le Vicaire du Christ — l'amour dans l'obéis-

sance est facilitée aux catholiques, le respect, imposé aux chrétiens dissidents et aux païens. Ce serait travail superflu de relever dans la personne de Notre Saint Père le Pape Pie XII quelques-unes des raisons qui rendent plus aisée à ses fils la vénération qu'ils lui doivent. *Gesta Dei per Pium* : combien c'est vrai, et combien ce le sera encore plus demain, à l'heure de cette paix qui, espérons-le avec notre Père commun, s'avérera un *opus justitiae*. L'union mystique, intime, profonde du Vicaire du Christ avec son Maître a rarement été une réalité plus solide et plus agissante que dans le cas de S. S. Pie XII. Son programme de toujours, qu'il ne faut pas se lasser de rappeler parce que c'est là le secret de sa vie, portait qu'il ne voulait être qu'un instrument de Dieu et son ami. La dignité suprême de la Papauté lui a simplement fourni son total épanouissement intérieur et extérieur. Ceux des nôtres qui ont vu prier et entendu prêcher le Cardinal Pacelli ont deviné quelque chose de son amitié avec l'Époux. Comment ne pas rappeler ici le *Te Deum* du jubilé de Pie XI à Saint-Jean de Latran, le 20 décembre 1929, où le Cardinal paraissait si profondément uni à Dieu ? Ou les grandes journées de Lourdes en fin avril 1935 ? Ou, le 26 décembre de la même année, la réception du Cardinal Secrétaire d'Etat dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, à Rome, en la chapelle du Maître Général des Prêcheurs, devant les tableaux si évocateurs du Père Couturier ? Ou la légation de Lisieux et l'émouvant sermon à Notre-Dame de Paris en juillet 1937 ? Ou les panégyriques de saint Albert le Grand et de saint Dominique, dans la chaire de l'église de la Minerve à Rome, où le futur Pape laissa transpercer malgré lui quelque chose du « secret du Roi » dans sa vie personnelle ? Ou enfin, dans la même basilique, l'éloge de sainte Catherine de Sienne par le Pontife Suprême, le 5 mai 1940 ?

C'est donc du meilleur de nos âmes que nous priions pour Sa Sainteté Pie XII pendant toute la deuxième semaine de ce mois. Vraiment, nos chefs religieux ont été on ne peut mieux inspirés en assignant la journée jubilaire elle-même du mercredi 13 à la supplication de tous les enfants du Canada. Interprètes de nos âmes filiales, que des voix innocentes, des voix d'enfants de chez nous, brisent leur pur cristal aux voûtes de nos églises : *Oremus pro Pontifice nostro Pio ! Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra !*

A. PAPILLON, O. P.

## LE SENS DES FAITS

### Son Excellence Mgr Douville.

L'Annonciation de Notre-Dame nous a apporté l'heureuse nouvelle de l'élévation de Son Excellence Monseigneur Arthur Douville à la coadjutorerie de Saint-Hyacinthe « cum futura successione ». D'un cœur respectueux, nous exprimons à Son Excellence les félicitations, les prières et les vœux des abonnés comme des rédacteurs de la *Revue Dominicaine*.

Déjà, il y a un peu plus de deux ans, à propos de l'élection de l'Auxiliaire de Saint-Hyacinthe, le T. R. P. Gaudrault, Provincial des Dominicains, soulignait ici même les caractéristiques du nouvel évêque : l'alliance de la haute culture intellectuelle avec la profonde vertu sacerdotale, une pratique solide et fructueuse des sciences sacrées comme des mouvements d'Action catholique, une très ferme et lucide orientation doctrinale, particulièrement utile en ces temps tourmentés. Toutes qualités dont les catholiques maskoutains ont pu constater l'emprise sagace, probe et sereine.

L'alliance désormais indissoluble de Monseigneur Douville avec l'Eglise de St-Hyacinthe nous rappelle que ces deux noms établissent une parfaite équation dominicaine, l'évêque comme le protecteur céleste du diocèse étant fils de Dominique. Cette équation se réalise en cette année mil neuf cent quarante-deux qui marque le centenaire des premières démarches de Messire Joseph-Sabin Raymond auprès du P. Lacordaire (Nancy, début décembre mil huit cent quarante-deux) pour obtenir des Frères-Prêcheurs à la terre maskoutaine. Double présage heureux, entre beaucoup d'autres, d'une carrière d'évêque déjà remarquable par le rôle personnel de l'ouvrier et par l'ampleur de son œuvre pastorale.

A. PAPILLON, O. P.

### La « Fédération ».

Tout le monde sait de quelle magnifique organisation il s'agit. Donc la Fédération des œuvres de charité canadiennes-françaises a entrepris son obligatoire campagne de souscriptions volontaires en plein milieu de mars, juste après qu'eut été bouclé le second emprunt national pour la victoire. A ce dernier appel du gouvernement canadien nos compatriotes avaient répondu

plus que généreusement. Qu'allait-il advenir de l'appel consécutif lancé par nos œuvres charitables de la métropole ?

Les résultats ont dépassé le total demandé. Les différents secteurs ont fait preuve d'un sens remarquable de l'organisation, non moins que d'un courage hors ligne, comme ce fut spécialement le cas en ce « dimanche de l'inondation » (22 mars). L'impression sur nos concitoyens d'origine britannique ou irlandaise en a été des plus solides. A force de nous regarder nous déprécier nous-mêmes à propos de notre enseignement ou de tout ce que nous pouvons dénicher, ils en étaient venus à croire, souvent malgré eux, à un réel complexe d'infériorité de notre part. L'élan final provoqué par cette campagne de la Fédération, engagée dans des circonstances si peu favorables, leur a fait modifier leur point de vue. Ils ont contrôlé à l'œuvre les chefs des différentes sections et des délégations paroissiales. Ils ont regardé agir le président général : un homme d'affaires canadien-français, au regard clair et décidé, à l'équilibre magnifique, à l'imperturbable bon sens, possédant l'intelligence autant que l'amour des responsabilités. Un chef et un réalisateur. Ses collègues furent à son image. Et c'est tant mieux pour notre réputation auprès des Canadiens d'autre origine. Comme aussi, espérons-le, pour enrayer notre neurasthénie.

Albert LACROIX

Projection.

**Chopines de sang** Colas Cantin n'a pas tenu jusqu'à Pâques, il a changé de phobie, tout simplement. Le voici qui m'arrive au soir du Jeudi Saint, plus morne, plus abattu si possible qu'en nos précédentes rencontres. Ne dirait-on pas qu'au lieu d'une discussion au comptoir avec ses intellectuels de café, il vient de subir un *hold up* ? Et toujours cette moiteur autour d'une bouche qui devient en ces moments-là, triangulaire.

Cette fois, c'est un ouvrier de la voirie, aisément reconnaissable : teint saccagé, boîte à lunch, coupe-vent, casquette et cigarette, qui l'a mis à quia par une simple formule, abrupte et colorée. Il venait d'apprendre, en lisant les nouvelles d'Ottawa, que l'immunité du service militaire était maintenue pour le clergé, et il déclarait scandale de la sorte : « J'calcule qu'une

chopine de mon sang vaut la chopine de sang d'un prêtre ». Sur quoi l'honnête marchand, interloqué, mêlé dans ses comptes, se trompe en faisant le change, et mêlé dans ses idées, se sent incapable de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il y a de ces réflexions qui du coup s'installent chez vous, après s'être ouvert la voie par une pénétration insidieuse, rapide et ferme comme celle d'une aiguille hypodermique.

Me voici donc engagé avec Colas dans un exposé de faits et de principes que je résume ici pour le bien de certains lecteurs. L'unique distinction à établir, la distinction entre l'individuel et le social, mon ami la connaissait de longue date ; et seule la surprise de l'aiguille l'avait empêché d'y recourir. Si vous considérez les personnages comme individus, la *thèse* des chopines de sang ne se pose guère ; le sang d'un laïc vaut celui d'un prêtre, le sang d'un débardeur, celui d'un magistrat : la vie pour chaque homme est le premier des biens. Mais pourquoi recueille-t-on chaque jour des réflexions comme la suivante ? : « Ne vous exposez pas à tel danger, votre vie est plus précieuse que la nôtre ! » Pourquoi l'état-major d'une armée, avec l'approbation commune, se tient-il constamment à l'abri des coups ? Parce que la valeur sociale d'un homme, due au rang qu'il occupe, aux fonctions qu'il exerce, augmente à un degré incalculable le prix de son sang, mêlé en quelque sorte à celui des autres. Je n'envisage pas de façon exclusive la prééminence du titre ou du métier. Il peut arriver qu'à un certain tournant de guerre ou de crise économique, le rendement social d'un paysan dépasse celui d'un professionnel, en les supposant tous deux à la hauteur de leur tâche.

Mais toujours et partout le sacerdoce contient une valeur, une utilité sociale supérieure aux autres, au point de défier toute comparaison. Je ne dis pas tout rapprochement, car on ne saurait mieux exalter une fonction, celle du médecin par exemple, qu'en la présentant comme « une manière de sacerdoce ». Sans la religion, impossible à l'homme d'atteindre surnaturellement sa fin dernière. Sans la religion, impossible à l'immense majorité des hommes de vivre vertueux et honnêtes, et d'ambitionner la paix dans une société devenue alors « un coupe-gorge et un mauvais lieu » (Taine). D'autre part, et l'histoire universelle en témoigne, pas de religion sans prêtres ; et surtout, pas de religion catholique, car sans eux il n'y aurait plus ni Eglise, ni sacrements, ni sacrifices, ni enseignement de la foi.

Quoi d'étonnant à ce qu'un gouvernement soucieux du droit naturel se croie tenu de seconder la législation canonique en exemptant du service militaire ceux qui ont reçu les Ordres ou se préparent à les recevoir. « S'il est nécessaire que l'Etat dispose d'une force matérielle suffisante pour maintenir le bon ordre à l'intérieur et repousser les attaques de l'étranger, il est nécessaire aussi qu'il satisfasse aux besoins religieux de la nation, et laisse aux citoyens les moyens sans lesquels ils ne croiraient pas pouvoir rester vertueux, ni atteindre leur fin dernière » (Dict. Apol., au mot « Immunités »).

L'objection du « l'un n'empêche pas l'autre » ne résiste pas à la force des principes et à la brutalité des faits. L'Eglise a horreur du sang. Elle interdit aux lévites le port des armes. L'exercice continu des vertus de piété, de douceur et de chasteté réclame des conditions que la vie des camps ne peut offrir. Le Pape Léon XIII a mis ces vérités en haute lumière dans l'encyclique *Jampridem* adressée aux évêques de Prusse, le 6 janvier 1886.

Quand au recrutement sacerdotal, si d'une part il s'avère de plus en plus indispensable, à cause de la multiplicité croissante des œuvres, l'asservissement du clergé au service militaire le rend d'autre part impossible, ou le réduit à l'ingrat minimum. C'est à peine si l'autorité peut pourvoir aux services d'aumônerie. La seule absence du prêtre-soldat durant une guerre comme celle-ci cause un tort incalculable aux diocèses et aux paroisses, en supposant qu'il en revienne sain et sauf. On compte, depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à l'automne 1941, environ 4 800 prêtres et séminaristes français retenus en Allemagne ou déportés ailleurs. La pénurie sacerdotale se fait sentir jusque dans notre Province, en dépit de l'exemption militaire et des augures de faux prophètes laissant prévoir un sauve-qui-peut de la jeunesse vers les cloîtres à la seule idée du camp d'entraînement.

Et pour conclure, je dis à mon visiteur réconforté, mais confus de m'avoir dérangé pour une consultation par trop simpliste : « N'oublie pas, Colas, que chez eux comme en terre canadienne, les prêtres offrent sans cesse à l'Eglise et à la Patrie le sang de l'âme qui ne se mesure pas à la chopine ».

CRITICUS

ERRATUM. — Dans l'article « Evangile ou Eglise ? » livraison d'avril (p. 209), une erreur typographique a échappé aux correcteurs : le Code de Droit Canonique contient 2414 articles et non pas 2244. — N. D. L. R.

## L'Esprit des Livres

---

Joseph C. FENTON — « The Concept of Sacred Theology ». 1 vol. in-8 de 276 pages. Milwaukee, The Bruce Publishing Company, 1941.

Du Docteur Joseph Clifford Fenton, devenu assistant-professeur de dogme à la Faculté de Théologie de l'Université de Washington, j'ai déjà recensé ici *The Theology of Prayer* (R. D., juin 1940, page 324). Le présent volume renferme, légèrement radoubée et allongée, la dissertation doctorale présentée par l'auteur à l'Angelicum de Rome, voici douze ans. C'est la diligente compilation d'un bon élève, peu formé au travail scientifique. Un exposé tel que le permettaient l'ardeur plutôt restreinte et le degré d'investigation historique chez maint docteur placide d'avant la Constitution *Deus Scientiarum Dominus*.

Division traditionnelle : sujet, objet, énumération détaillée des lieux théologiques, systèmes et écoles, unité de la théologie, et enfin son histoire quadripartite : patristique, médiévale, moderne et américaine du Nord. Auteurs de chevet pour poser la notion même de théologie : Lépicié, Tanquerey, Felder, et, ce qui est moins pauvre : Schultes. Dans son énoncé des lieux théologiques et son résumé de l'histoire de la théologie, M. l'abbé Fenton répète ce que l'on trouve partout. Une des rares phrases inédites, je crois bien, concerne notre distingué compatriote, M. Auguste Ferland, P. S. S., dont le thomisme est qualifié d'« eminently irenic and exact » (page 262).

De toutes les études récentes sur la nature de la théologie, l'auteur connaît seulement celle du R. P. Louis Charlier, O. P. : *Essai sur le Problème Théologique*. Il eût gagné, et ses élèves avec lui, à repérer et à étudier l'ensemble de ce mouvement dont la genèse se trouve dans un cours de M. le chanoine R. Draguet à l'Université de Louvain pendant l'année scolaire 1935-36. Les points essentiels de ces leçons louvanistes ont été publiés, sous le titre : *Méthodes théologiques d'hier et d'aujourd'hui*, dans *La Revue catholique des idées et des faits* (Bruxelles) en janvier et février 1936. Suivirent les contributions de M. Jean Rivière, des RR. PP. Jean-François Bonnefoy, O. F. M., Louis Charlier, O. P., Paul Wyser, O. P., Rosaire Gagnebet, O. P. et Marie-Joseph Congar, O. P., sans compter plusieurs autres moins remarquables mais cependant utiles à quiconque veut dégager « le concept de la sainte théologie ». Le Dr Fenton ne semble pas soupçonner qu'en 1941 la théologie puisse encore s'interroger sur elle-même, sur son objet et sur sa méthode ; que, loin de penser avoir tout dit et n'avoir plus qu'à se répéter, elle puisse connaître une faculté de renouvellement par accroissement et adaptation, dans la fidélité à sa tradition propre, selon la loi de progrès qui convient à un vivant. C'est là la déficience majeure de son livre.

Comme lacune mineure, on ne peut ne point relever les nombreuses erreurs dans l'orthographe des noms propres, par exemple : *Medices* (p. 251), *Freithoff* (p. 255), *Charier* (p. 267), ou dans les dates : v.g. le P. Buonpensiere est mort en 1929, non en 1924, comme écrit l'auteur (p. 254). Les titres d'ouvrages français échappent rarement à un écorchement. A propos de la place occupée par le T. R. P. Garrigou-Lagrange dans le domaine de la théologie spirituelle (p. 216), il fallait citer *Les trois âges de la vie intérieure*, et non pas seulement un ouvrage paru en 1923.

On doit donc souhaiter à l'auteur une information critique plus étendue et plus poussée, avec, surtout, une pensée personnelle et pénétrante.

A. Papillon, O. P.

Abbé Paul LACHAPELLE — « Quinze leçons de psychiatrie pastorale ». 1 vol. in-12 de 294 pages. Montréal, Editions Beauchemin, 1942. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

En entreprenant d'écrire ce petit traité de psychiatrie pastorale l'auteur a formé le très heureux dessein d'initier ses confrères, les plus jeunes surtout, à l'étude de la pathologie mentale. Personne n'ignore que, parmi les délicats problèmes qu'il faut s'attendre à rencontrer dans l'exercice de notre ministère, il en est beaucoup auxquels on ne saurait apporter une solution pratique sans une rudimentaire connaissance des principaux symptômes qui trahissent la présence du désordre psychique. Des recherches persévérantes et une expérience de première main ont inspiré à M. l'abbé Lachapelle la très utile synthèse qu'il vient de nous offrir. Disons tout de suite que son effort a été en grande partie couronné de succès. Il a su dresser des schèmes nosographiques qui condensent une observation précise et abondante et les illustrer par des histoires de cas qui présentent, pour la plupart, une réelle valeur didactique. Bien que très sommaires et parfois superficielles, les considérations à l'adresse des directeurs de conscience rendront d'appréciables services à tous les débutants.

Nous aimerions disposer d'un espace plus ample, car un tel ouvrage pourrait supporter la minutie d'un examen attentif et les réflexions qu'il suggère vaudraient qu'on s'y arrête. L'auteur ne doit donc pas nous en vouloir si nous nous contentons de formuler ici quelques remarques que nous souhaiterions plus nuancées.

Ceux qui ont une connaissance sérieuse et étendue de la littérature tout à fait récente, dans ce domaine, estimeront quelque peu retardataire une explication du désordre psychique qui s'appuie exclusivement sur la neuropathologie et sur la constitution individuelle. Depuis un certain nombre d'années, on a compris un peu partout que les faits nous contraignent d'envisager cette causalité sous un angle plus dynamique. Aussi, pareil point de vue a-t-il été délaissé par la plupart des psychologues contemporains et même par bien des neurologistes de renom. Pour son compte, un psychologue thomiste, même s'il n'a pris contact avec la pensée du

Maître que par le truchement des manuels, le jugera nécessairement insuffisant.

De même, abstraction faite des multiples inconvénients auxquels on s'expose tant sur le plan logique que sur le plan psychologique en voulant définir le normal à partir de l'anormal, l'étude expérimentale du développement a projeté trop de lumière sur le rôle que joue l'intégration dans l'évolution d'une personnalité humaine normale pour qu'il se rencontre encore un grand nombre de psychologues qui consentiraient à souscrire à l'affirmation suivante : « ... il n'est que de « *dégrossir* » les symptômes pathologiques, de les amenuiser toujours davantage pour arriver ainsi à la psychologie normale d'un caractère. Nous aurons la clef d'une mentalité » (p. 194).

A notre sens, le chapitre IV où l'auteur se propose d'esquisser une rapide synthèse psychologique est de beaucoup le plus faible de l'ouvrage. On y trouve, assemblés pêle-mêle, quelques axiomes scolastiques assez artificiellement introduits et des fragments de théories modernes dont l'utilisation témoigne d'un sens critique fort peu en éveil. Ces gaucheries assez puériles, auxquelles vient s'ajouter une étonnante imprécision dans l'usage du vocabulaire psychologique, ne trahissent que trop un pénible défaut de maîtrise tant à l'égard de la psychologie scolastique que de la psychologie moderne.

Mais, le grief principal qui s'impose à un esprit un tant soit peu exigeant, en refermant ce livre, se justifie beaucoup moins par un ensemble d'imperfections de détail sur lesquelles nous aurions mauvaise grâce de nous appesantir que par une intolérable nonchalance qui finit par aigrir le lecteur le mieux disposé. Bien à raison, on a reproché aux professeurs de chez nous de ne pas inculquer suffisamment à leurs élèves le sens de la rigueur et de la perfection dans le travail de l'esprit. Mettons-nous, un instant, à la place de l'étudiant qui parcourt ce traité que l'un de ses maîtres vient d'écrire pour son usage. Quelle sera sa réaction en lisant des phrases comme celle-ci : « Mais, actuellement, quand un malade *meurt* après avoir été un psychopathe constitutionnel toute sa vie durant, si on fait l'autopsie *après sa mort*, on ne trouve aucune lésion décelable dans les centres nerveux » (p. 34) ? Comment apprendrait-il à se soucier des règles d'une élémentaire méthodologie scientifique lorsque, dans les renvois rencontrés au bas des pages, rien n'indique s'il s'agit d'une citation ou d'une référence (Cf. pp. 36 et 39), ou encore, lorsque tel ou tel passage est emprunté à un autre auteur sans aucune indication précise des sources ? Enfin, si on a habitué l'élève qui prépare une bibliographie, à reproduire intégralement les prénoms des auteurs et à indiquer minutieusement après le titre exact d'un ouvrage : le nom de l'éditeur, le lieu et la date de publication, n'éprouvera-t-il pas quelque surprise devant l'inconsistance de celle qu'il consultera à la fin du traité qu'il vient d'étudier ?

En résumé, cet ouvrage révèle des dons d'observation et une abondance d'information clinique auxquels il faut rendre hommage ; mais c'est loyauté envers le lecteur à qui nous le recommandons vivement, que de souligner le caractère superficiel des considérations morales qu'on y rencontre et l'insuffisance des développements psychologiques que l'auteur destine à

## REVUE DOMINICAINE

servir de fondement à son interprétation des divers symptômes pathologiques.

*Noël Mailloux, O. P.*

Charles P. BRUEHL — « This Way Happiness ». 1 vol. in-8 de 242 pages. Milwaukee, The Bruce Publishing Company, 1941.

Ce n'est pas un *Chemin du Bonheur* genre Pauchet ni même genre Payot, mais bien un exposé complet de la philosophie morale. Pages 3-156 : éthique générale. Pages 159-228 : éthique spéciale. Une matière aussi vaste présentée en aussi peu de pages d'ailleurs aérées à l'américaine, cela constitue vraiment un raid, et un raid vertigineux.

Aucun étalage d'érudition. A certaines allusions on sent cependant l'information de l'auteur très complète, un effort continu pour pénétrer et illustrer la vraie pensée de saint Thomas. De même on sera heureux de voir les moralistes invités à accueillir, à étudier et à intégrer à leur synthèse tous les résultats philosophiquement certains des sciences expérimentales modernes.

Un des plus brillants professeurs du Grand Séminaire de Philadelphie, collaborateur émérite de *The Homiletic and Pastoral Review*, le Docteur Bruehl n'en est point à son premier essai. Nos lecteurs, surtout les laïcs, trouveront profit à « pratiquer » sa synthèse claire, bien conduite, présentant une vue intelligente et suggestive de la philosophie morale thomiste.

*A. Papillon, O. P.*

François MAURIAC — « Les pages immortelles de Pascal ». 1 vol. in-12 de 224 pages. New-York, Editions de la Maison Française, 1941.

La page 7 présente un bref *curriculum vitæ* de Blaise Pascal. Les pages 9-32 renferment l'introduction, d'une exceptionnelle valeur. Puis en cent quatre-vingt-sept pages du format le plus maniable, à la typographie nette, au dispositif bien aéré, nous trouvons le meilleur de Pascal.

On aimera comparer ce choix mauriacien au recueil : *L'Œuvre de Pascal*, colligé et annoté par M. Jacques Chevalier pour la *Bibliothèque de la Pléiade* (Paris, Editions de la N. R. F., 1936). Je ne dirai pas ici ma préférence. Peut-être suis-je porté à « cultiver » le premier pour l'avoir bien souvent feuilleté, à Château-Thierry, tout au cours de l'année mil neuf cent trente-sept, dans l'agréable et stimulante compagnie d'un vénérable chanoine, aussi charmant que disert, un de ces chanoines intelligents et cultivés dont l'espèce s'éteignait même en France. Ainsi n'ai-je jamais *pascalisé* autant qu'au pays du bon La Fontaine.

Au reste, l'un et l'autre florilège est tressé de main de maître. Le second en date est moins volumineux et plus facile à trouver. Puissent sa lecture

## L'ESPRIT DES LIVRES

et l'étude méditée de l'introduction de Mauriac amener beaucoup de nos jeunes à la fréquentation directe et durable des *Pensées*.

*A. Papillon, O. P.*

René BENJAMIN — « Le printemps tragique ». 1 vol. in-16 de 264 pages. Montréal, Librairie Pony, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Au lieu de s'embarquer, comme tant d'autres, dans des vaticinations pompeuses ou larmoyantes sur les causes de l'écrasement de la France, M. René Benjamin a réussi à dire tout ce qu'il pensait là-dessus, mais dans le cadre le plus délicat et le plus émouvant. En ses huit tableaux du « printemps tragique », l'émotion coule sous les mots et la lumière joue dans la pénombre. Avec quel art se trouve analysée l'âme de Fiamma ! Et combien de silhouettes prises sur le vif, par exemple (p. 181) cette « certaine jeunesse qui ne sait rien, ne fait rien, ne veut rien ». Plus encore que dans ses autres ouvrages on notera ici la promptitude que possède l'auteur à discerner les traits essentiels et à se pencher sur les êtres pour entendre les paroles révélatrices.

Les lecteurs de la R. D. goûteront enfin la peinture franche et vive des mœurs rustiques de la Touraine, dans la « lumière toute en or de la Loire », comme aussi les menus croquis de la campagne et de la cité de Tours, où l'on reconnaît le coup d'œil sagace et la sûreté de main d'un artiste consommé.

*A. Papillon, O. P.*

Antoine de SAINT-EXUPÉRY — « Pilote de Guerre ». 1 vol. in-16 de 256 pages. New-York, Editions de la Maison Française, 1942. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

L'auteur est parmi nous. Sa présence et sa parole entraîneront les jeunes et les moins jeunes à ouvrir cet alerte récit où ils retrouveront, dans l'atmosphère de guerre, le maître écrivain de *Vol de nuit* et de *Terre des hommes*. C'est une destinée peu commune que celle du capitaine de Saint-Exupéry. Aviateur et poète, les événements de 1939-1940 lui fournissent aujourd'hui l'occasion d'exprimer son viril dévouement envers la France.

Ces deux cent-cinquante pages nous content quelques-unes des péripéties qui auraient pu devenir des accidents tragiques, et qui ont mis à rude épreuve la science et le courage des hommes d'acier en lutte avec les éléments autant qu'avec l'aviation allemande. Les détails circonstanciés de ces récits contribuent à les rendre plus évocateurs. C'est une belle leçon d'énergie.

Une émouvante leçon d'espérance, aussi. « Demain, pour les témoins, nous serons des vaincus. Les vaincus doivent se taire. Comme les graines ».

*A. Papillon, O. P.*

## REVUE DOMINICAINE

Louis FRANÇOEUR et Philippe PANNETON — « Littératures à la manière de... » 1 vol. in-16 de 120 pages. Troisième édition. Montréal, Editions Variétés, 1941.

La présentation de cette troisième édition est de beaucoup supérieure aux précédentes. On reconnaît là l'heureuse intervention des Editions Variétés.

Le succès de cet ouvrage est venu de son unicité au Canada français. Ce caractère unique existant en 1942 comme 1924, l'intérêt des lecteurs demeurera acquis au petit livre de Francoeur-Panneton. Ceci n'enlève rien à la critique remarquable qu'en a fait jadis le T. R. P. M.-A. Lamarche dans sa et notre *Revue Dominicaine*, fascicule de janvier 1925, pages 53-56. La parodie est un genre où la mécanique joue un rôle éminent. Dans le cas présent, la rareté de ce genre chez nous fait accorder par beaucoup une importance très exagérée à la brochure des deux auteurs. De plus, ceux-ci ont colligé en abondance grivoiseries et grossièretés de langage. Ils auraient pu exhiber un choix de farces moins débridées.

Reste qu'on trouve dans ces cent vingt pages un esprit d'observation fort peu cultivé chez nous. Esprit d'observation enveloppé parfois dans un humour, une verve et une drôlerie irrésistibles.

*Albert Lacroix*

Gottfried LESKE — « J'étais un aviateur nazi ». 1 vol. in-12 de 256 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941. En vente à : La Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa.

Journal d'un sergent-pilote de bombardier allemand, aujourd'hui prisonnier dans un camp canadien. Le document a été traduit de l'original en anglais, puis de cette dernière langue en français. Différents indices donnent à penser que ce journal, dont le manuscrit original n'a pas été publié, a été arrangé un peu après coup.

Quoi qu'il en soit, ces notes s'avèrent, dans leur ensemble, directes et vivantes. On y discerne le tempérament d'un jeune hitlérien authentique, c'est-à-dire fanatisé, énergique, courageux, pour qui le grand sport de l'expédition aérienne nocturne et du *pilonnement* représente l'idéal de l'existence. Ses exploits témoignent d'une jeune et inépuisable intrépidité. L'on ne peut toutefois se défendre d'un malaise devant des idées et des gestes meurtriers si complaisamment décrits ou exaltés.

Le passage consacré aux aviateurs italiens (page 242) ne manque point de saveur. Et dire que l'*arma azzurra* représentait la grande création du Régime ! Au total, diacre dont la lecture est instructive, et qui, n'étaient quelques lignes, pourrait être dévoré par les plus jeunes.

Une petite manie de puriste pour finir : pourquoi le traducteur s'est-il acharné à toujours orthographier : bolchévisme au lieu de : bolchevisme ?

*Albert Lacroix*

H. MERKELBACH, O. P.

# Summa Theologiae Moralis

*en 3 volumes reliés toile*

*Copie authentique de la dernière édition parue en 1938 pour les tomes I et II et en 1940 pour le dernier tome.*

PRIX : \$10.00

« PIANA »

# SUMMA THEOLOGIAE

*en 5 volumes reliés toile*

*« L'édition nouvelle, unique en son genre en Amérique, se distingue des éditions précédentes par la richesse de l'appareil scientifique qui accompagne le texte ».*

PRIX : \$24.00

EN COLLABORATION

Témoignages de la jeunesse (journées thomistes)	\$1.00
Essais et Bilans (journées thomistes) . . . . .	\$1.00
Cahier de Philosophie I . . . . .	\$1.00
Cahier de Philosophie II . . . . .	\$1.50
Cahier de Théologie . . . . .	\$1.50

*« Nos entreprises nationales, religieuses, philosophiques ou théologiques ne produiront des fruits durables que si elles sont appuyées sur de fortes études supérieures ».*

*en vente à*

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA

DU BON LAIT DE CHEZ NOUS

**COOPERATIVE**

ENREGISTRÉE

Lait et Crème — Montréal

4101 est, Notre-Dame AMherst 2171

**EUGÈNE CÔTÉ**

PRÉSIDENT  
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturier  
de chaussures

ST-HYACINTHE

**LA BANQUE  
CANADIENNE NATIONALE**

est à vos ordres pour toutes vos  
opérations de banque et  
de placement.

Actif : plus de \$170,000,000

534 BUREAUX AU CANADA

Succursale à St-Hyacinthe  
E.-O. DESJARDINS, gérant

Tél. CRescent 4137

**MAISON JOSEPH CORBEIL**

MAGASIN A RAYONS

6500, rue Saint-Hubert

**ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS**

## Apprenez à mieux connaître **LE BÉTON**

Le béton est le matériau moderne par excellence et, grâce à la variété de ses applications, il joue d'une année à l'autre un rôle de plus en plus important dans la construction.

Le béton est aujourd'hui spécifié pour toutes sortes de travaux : usines génératrices d'énergie électrique, quais et hangars, ponts et grandes routes. C'est parce qu'il se travaille avec facilité,

qu'il est incombustible et permanent. La connaissance pratique de cet excellent matériau et de ses multiples usages peut vous être d'une grande valeur. Nous vous aiderons volontiers à l'acquiescer. Ecrivez à notre Département de Service pour obtenir des renseignements ; notre bibliothèque d'ouvrages de références est à votre disposition.

**CANADA CEMENT COMPANY LIMITED**

**IMMEUBLE CANADA CEMENT COMPANY  
Square Phillips Montréal**

Bureaux de ventes à

Québec

Montréal

Toronto

Winnipeg

Calgary

Tél. HArbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE  
DE DÉTAIL AU MONDE

## PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE  
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,  
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal

*Zenith*  
INC.

## Peinture de haute qualité

Tél. ATLantic 1988

MANUFACTURIERS 5540, Côte des Neiges

Montréal

Tél.  
DOLLard  
6090



PARFUMERIE REYNARD & CIE  
ENREGISTRÉE

CRÈME — PARFUMS — POUVRE — TONIQUES



5800,  
Châteaubriand  
Montréal

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLard 4694 \*

6641, rue Saint-Hubert  
Montréal

*Charbonneau*  
LINGERIE  
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90  
Mt-Royal est

*M* **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons  
FAlkirk 3541

Jeanne-Marie Gay

### À MÊME L'EAU VIVE

*« L'auteur s'adresse aux âmes de bonne volonté pour leur parler de Dieu, mais en particulier de l'eau vive de Sa grâce ».*

# #

Prix : \$0.35

Stanislas Viau, O. P.

### Pour sauver ce qui était perdu

*Il faut avoir confiance car « l'Eglise et le Sacerdoce sont plus vivants que jamais ».*

# #

Prix : \$0.25

Jean Bousquet, O. P.

### SOYEZ PRÊTS

*Comment les jeunes doivent se préparer aux graves responsabilités de la vie.*

# #

Prix : \$0.35

Jean Bousquet, O. P.

### Les Jours et les Heures

*« Pensées originales venues hanter la solitude d'un jeune moine épris de surnaturel apostolat ».*

# #

Prix : \$0.35

En collaboration

### Frères-Prêcheurs en Terre Canadienne

*Pour connaître l'Histoire, l'Esprit et la Vie de l'Ordre de S. Dominique.*

# #

Prix : \$0.50

En collaboration

### Les Moniales Dominicaines de Berthierville

*Lisez cette brochure si vous voulez connaître la Vie des Religieuses dominicaines du Grand Ordre.*

# #

Prix : \$0.15

en vente à

### LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL

S.-M. Piché, O. P.

### Vie de S. Vincent Ferrier

*« Il sema les miracles comme le soleil  
sème la lumière ».*

# #

Prix : \$0.10

Amicale Saint-Vincent-Ferrier

### Neuvaine à S. Vincent Ferrier

*Invoquons saint Vincent Ferrier, grand  
spécialiste de la paix.*

# #

Prix : \$0.10

A.-M. Granger, O. P.

### Vie du Bx Martin de Porrès

*Le Bx Martin n'est pas seulement le « saint des  
souris » mais un modèle de charité et d'humilité.*

# #

Prix : \$0.15

En collaboration

### Et à l'heure de notre mort

*Mort édifiante de 5 jeunes Pères Dominicains  
noyés dans la rivière Ottawa en 1931.*

# #

Prix : \$0.40

Clément Pothier, O. P.

### Convaincus, pourquoi pas

*« ...des jeunes gens n'ont pu s'empêcher de  
s'écrier : C'est en plein pour nous ça !... »*

# #

Prix : \$0.35

Maurice Lebel

### Suggestions pratiques sur notre enseignement

*Cet ouvrage s'adresse non seulement aux éduca-  
teurs de nos collèges et de nos séminaires, mais  
aussi aux jeunes avides de progrès...*

# #

Prix : \$0.75

en vente à

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**  
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA

THOMAS-M. LAMARCHE, O. P.

## A qui le pouvoir? A qui l'argent?

*Etude simple et de lecture facile sur le Corporatisme  
et le problème monétaire.*

—  
PRIX : \$0.75

THOMAS-M. LAMARCHE, O. P.

## Comment rendre l'argent au peuple?

*Tome I — La Monnaie nationale ; II — La Monnaie internationale ;  
III — Questions complémentaires et solution.*

(3 volumes) PRIX : \$1.50

EN COLLABORATION

## Regards sur les sciences expérimentales

*« Science et Philosophie doivent vivre ensemble, s'entr'aider, se contrôler,  
se compénétrer quelquefois. C'est la raison de ce symposium... »*

—  
PRIX : \$1.50

en vente à

**LA LIBRAIRIE DOMINICAINE**

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE  
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS  
OTTAWA

